Revue Pyrénéenne
3 782890 804902 >
Octobre 2022

Revue Pyrénéenne

N° 27 - trimestriel - 5,00 €

Les Pyrénées par ceux qui les vivent

Bernera

Pyrénées solidaires

Montcalm

la Montagne et Alpinisme

LE MAGAZINE TRIMESTRIEL DE RÉFÉRENCE

POUR **COMPRENDRE, CONNAÎTRE, PARCOURIR, APPRÉCIER LA MONTAGNE** SOUS TOUS SES ASPECTS : sportif, scientifique, culturel et sociétal en France et dans le monde.

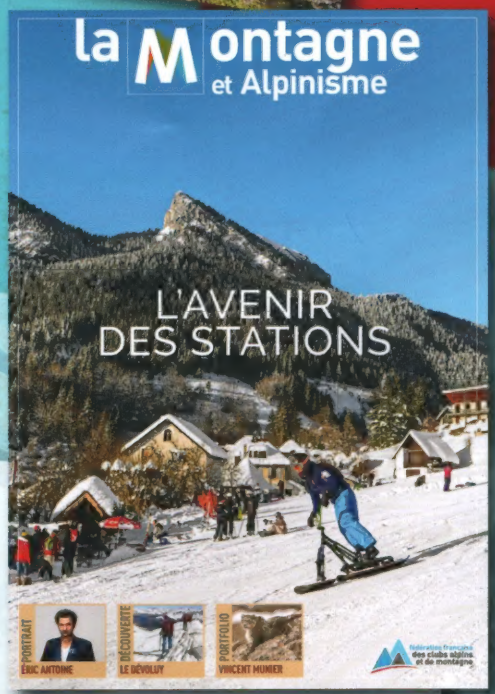
L'INDISPENSABLE
rendez-vous des
PASSIONNÉS DE MONTAGNE

À partir de

22€*

4 NUMÉROS PAR AN

* Tarif licenciés en France de la Fédération française des clubs alpins et de montagne (FFCAM) 2022-2023



ABONNEZ-VOUS
POUR 4 NUMÉROS

rendez-vous sur :
www.lamontagneetalpinisme.com
La Montagne et Alpinisme

En couverture

Membres de l'association Umen en randonnée, avec « joëlette », au pic du Midi d'Ossau
Photo : Romain Figorito

Revue trimestrielle des clubs alpins d'Occitanie et de Nouvelle-Aquitaine

Administrée par LARP, association loi 1901

Président : Jean-Marie Cazaux
Vice-présidente : Mireille Costes
Trésorier : Marc Vidal
Secrétaire : Florian Jacqueminet

Directeur de la publication :
Antoine Hurand
directeurpublication@revue-pyreneenne.com

Rédacteur en chef :
Ferdinand Kerssenbrock
redaction@revue-pyreneenne.com

Comité de rédaction :
Hubert Bertaud du Chazaud
Jean-Pierre Crauste
Éric Gérardin
Pierre Godechoul
Nathalie Hajdu
Marie-Hélène Josse
Michèle Poncet
Carine Vial
Alain Villocel

Administration, abonnements :
Secrétariat *Revue pyrénéenne*
Sandra De Smet
46, boulevard du Martinet 65000 Tarbes
tél. 05 59 27 71 81

Contact publicité :
publicite@revue-pyreneenne.com
tél. 06 81 04 98 36

Maquette :
Julie Eyheramendy
www.emendy.com

Impression :
Korus Impression
39, rue Breteil, 33320 Eysines

CPPAP n° 1118 G 88562
ISSN 0241-0311
n° 27 - dépôt légal

RevuePyrénéenne
7e série / nº 27 - octobre 2022

Dans ce numéro

Pyrénées solidaires

8 Des cimes pyrénéennes pour des enfants malades
par Christophe Herbas

14 De Tarbes à Huesca, un raid solidaire
par Thierry Béard

20 Handicap : « un engagement bouleversant »
par Sylvain Lurdos

Randonnée

22 Bernera, Alano, Linza : des sierras hautes en couleur
par Aline Martin

28 Sur les traces des pionniers du pic du Midi
par Thibault Lasies

Alpinisme

32 Trailpinisme aux Roches Sauvages
par Carine Vial

Récit

36 Immersion photographique
par Jean Demary

En souvenir

40 Laura Lacazette (1996-2022)
par Anne-Cécile Cardona

Les compléments d'information pour ce numéro sont sur :
www.revue-pyreneenne.com/produit/rp27

Notre actu sur Facebook :
www.facebook.com/larevuepyreneenne

Au fil des pages

4 Infos
5 Éditorial
6 Livres
41 Refuges
42 Renseignements

Cauterets labellisée « **Terre d'alpinisme** »

La ville de Cauterets bénéficie depuis cet été du label « Terre d'alpinisme ». Ce label s'inscrit dans le cadre de l'inscription de l'alpinisme au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco. Il s'agit de la première ville des Pyrénées à en bénéficier et la quatrième en France. Dans le cadre de cette labellisation, Cauterets a annoncé la transformation de l'Office de la montagne en Maison de l'alpinisme et du pyrénéisme, lieu d'échanges, de conseils et de conférences. Des compétitions d'alpinisme, ski-alpinisme et cascade de glace seront organisées et des groupes élite jeunes créés dans ces trois disciplines.

Le pin à crochets au Ramougn vers 2980 m © F. Jacqueminet

Nouveau record d'altitude pour un pin à crochets ?

Suite à notre appel aux lecteurs pour identifier les pins à crochets les plus hauts des Pyrénées (*Revue pyrénéenne* n° 26, juin 2022, p. 33), plusieurs contributeurs nous ont signalé la présence en altitude de cette espèce. Denis Corpet, nous a envoyé une photo du pin suspendu vers 2 950 m sur l'arête Ferbos du pic des Trois Conseillers, évoqué dans ce précédent numéro. Philippe Quéinnec signale, lui, plusieurs de ces pins ; un vers 2 850 m sur la crête sud du pic dels Estanys, « encore maigrichon... », note-t-il ; un deuxième juste sous le sommet du pic de Monestero (2 882 m) ; et un groupe - dont certains dépassent 1,50 m - situé sur la crête sud-est du pico de Estatás (Maladeta), entre 2 850 et 2 900 m. Enfin, Florian Jacqueminet, nous a rapporté une photo d'un spécimen d'environ 1,50 m installé une trentaine de mètres sous le sommet du Ramougn, vers 2 980 m. Il s'agit donc du record d'altitude, identifié à ce jour, d'un pin à crochets dans les Pyrénées. En attendant d'autres témoignages...

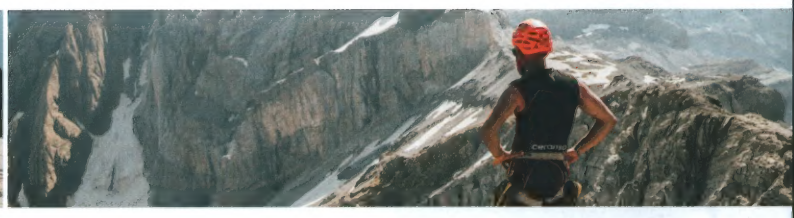
Réouverture du **refuge Wallon-Marcadau**

Le refuge Wallon-Marcadau est de nouveau ouvert au public depuis le 19 août dernier après deux années de travaux. Derrière une façade désormais homogène, le bâtiment rénové bénéficie d'une meilleure isolation et de douches avec eau chaude ; il est alimenté en énergie par des panneaux solaires photovoltaïques et une micro-centrale hydroélectrique. Le refuge peut dorénavant accueillir 113 personnes. Construit en 1910 et agrandi plusieurs fois, le refuge du Marcadau souffrait de problèmes d'infiltrations et n'était plus adapté à la hausse de la fréquentation.
Contact : *www.refuge-marcadau.csvss.fr*

La nouvelle façade du refuge Wallon-Marcadau

Premier bilan pour **l'Agence des Pyrénées**

Début juillet, l'Agence des Pyrénées a fêté sa première année d'existence au sommet du pic du Midi de Bigorre. Créé en 2021, cette institution (née de la fusion de l'ADEPFO, du CIDAP et de la Confédération pyrénéenne du tourisme) a pour mission de développer, valoriser et préserver le massif pyrénéen en soutenant les porteurs de projets. L'Agence a déjà soutenu plus de 75 initiatives dans les secteurs de l'agriculture, de l'artisanat, de la culture, du tourisme, du commerce ou des services. On peut citer notamment la diversification de l'offre touristique des chalets d'Iraty, la relance d'un vignoble au pied du pog de Montségur, la création d'une coopérative d'artisans autour de la pratique de la pelote basque... L'Agence des Pyrénées a également participé à la réalisation d'un guide du Routard consacré au massif et a publié le topo-guide *Les Pyrénées à vélo* (téléchargeable gratuitement sur son site). En projet, la structuration d'une offre d'itinéraires cyclistes dans les Pyrénées.
Pour en savoir plus : *www.agencedespyrenees.fr*



Pyrénées toujours solidaires !

Ferdinand Kerssenbrock

« Le lien bienveillant créé par le partage de la montagne (...) est notre richesse à tous. Ce lien (...) transforme notre vision de la société en recentrant son point d'équilibre vers les plus pauvres. Une vision collective qui fait place à l'être, à l'épanouissement de tous les citoyens, en priorité les plus fragiles. » Dans son ouvrage récemment paru[1], le médecin et guide de haute montagne Hugues Chardonnet, pose les enjeux d'une montagne partagée et solidaire.

Force est de constater que la montagne est de moins en moins partagée. Cadres et professions libérales ou intellectuelles sont largement sur-représentés parmi les pratiquants des sports de montagne... au détriment des autres catégories sociales[2]. Il semble bien loin le temps de l'Œuvre de montagne d'Henri Barrio qui, entre 1945 et 1957, s'installa au refuge de l'Abérouat[3] pour faire vivre ce qui serait aujourd'hui considéré comme une folle utopie : faire partager la montagne aux ouvriers de Tarbes ou de Pau, comme à ceux de Renault-Billancourt.

La montagne a toujours été une terre de solidarité. Solidarité des communautés villageoises face aux conditions de vie précaires. Solidarité des alpinistes, soumis indistinctement aux aléas parfois meurtriers de la météo ou de l'environnement montagnard.

Cette solidarité n'est, heureusement, pas morte. Dans les Pyrénées, certains la font vivre au quotidien. Certes, les temps ont changé, l'époque n'est plus aux grandes « colos » pour tous qui ont sensibilisé des générations entières aux bienfaits - physiques et sociaux - des pratiques alpines. Les bénévoles qui s'engagent désormais en faveur de l'autre doivent faire avec les contraintes et les attentes de l'époque : groupes restreints, problématiques de financement, nécessaires retombées médiatiques... Mais l'engagement reste le même : « faire cordée », tendre la main à l'autre, celui qui a moins que moi ou qui est en difficulté. « Nous sommes dépositaires de quelque chose de puissant, présent en chacun de nous et au-dessus de tous, qui n'attend que notre bonne volonté pour nous rapprocher », écrit encore Hugues Chardonnet. Ce sont ces initiatives solidaires - et surtout leurs initiateurs et indispensables bénévoles - que nous avons voulu mettre à l'honneur dans ce numéro. Pour que les Pyrénées restent à jamais solidaires.

1. *Les sommets sont à tous.* Hugues Chardonnet et Laureline Dubuy (*lire notre critique en p. 6)*
2. *La pratique des activités physiques et sportives en France*, enquête menée en 2010 par le ministère en charge des Sports et l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep)
3. Lire à ce sujet *Regards sur une montagne sociale ; le refuge de l'Abérouat et les débuts de l'Œuvre de montagne* - Edité par l'association Montagnes insolites, 2013, 126 p., 22 €

Conseils pratiques pour l'envoi d'articles
Texte sous format informatique, Word (10 000 signes maximum). Photos numériques brutes, haute résolution, non retouchées.
Envoi par mail : redaction@revue-pyreneenne.com

Sur les sentiers de la gloire. Le Club alpin de Bordeaux

Gilles Duval - Auto-édition, 2022, 335 p., 29 €

En se penchant sur les archives inexploitées de la section du Sud-Ouest (ancêtre du Caf de Bordeaux), Gilles Duval lève le voile sur la vie interne d'un club créé en 1876 qui joua un rôle prépondérant dans l'équipement des Pyrénées en refuges, le balisage des sentiers et la constitution des premières compagnies de guides pyrénéens, dont celle de Gavarnie. Correspondances et documents originaux lui permettent de retracer l'avancée des projets menés par la section, au plus près de la dimension humaine des acteurs. Les frasques, déboires ou rivalités internes comme externes (avec d'autres sections ou la direction centrale) pour parvenir aux buts poursuivis sont également relatés. Nous suivons là une épopée majeure, servie par des hommes tels que Baysellance, Jaeggi, Saint-Saud ou Schrader, illustrée par une iconographie inédite. C'est un ouvrage plein d'enseignements, dont chacun pourra interpréter l'importante masse d'éléments factuels présentés sans forcément suivre le parti pris de l'auteur. Son regard est certes admiratif, mais irrévérencieux voire facétieux. Ouvrage à commander directement auprès de ce dernier : duvalgilles33400@yahoo.fr

Les sommets sont à tous ! Partager la montagne avec les plus pauvres

Hugues Chardonnet et Laureline Dubuy - Éditions Glénat, septembre 2022, 256 p., 19,95 €

« Avant, je voyais les gens faire de l'alpinisme à la télé et je ne pensais pas que je serais capable de faire pareil (…). La montagne m'a appris à croire en moi. » Le récit de Mamadou, ancien soldat ivoirien qui a connu les geôles lors de la guerre civile puis l'exil, est l'un des nombreux témoignages qui constituent la trame de cet ouvrage. Ce dernier relate les nombreuses initiatives de l'association 82 4000 solidaires qui milite pour le droit aux loisirs pour tous. « Aujourd'hui, l'environnement d'altitude est parcouru uniquement par des personnes socialement favorisées », constate dans sa préface Emmanuel Faber. « De cette façon, nous sommes en train de constituer une dette sociale considérable, qui est en même temps environnementale. » Les différents témoignages de cet ouvrage sont souvent émouvants, sans être jamais larmoyants, révélant l'incroyable capacité de résilience - et de surpassement - de l'être humain. L'association 82 4000 solidaires, créée en 2012 par Hugues Chardonnet, médecin, guide de haute montagne et diacre, accompagne chaque année une dizaine de bénéficiaires ; jusqu'ici uniquement dans les Alpes. Mais une section pyrénéenne en cours de constitution devrait donner lieu à un séjour dans notre massif à l'été 2023…

Val d'Azun, 14 balades & randonnées

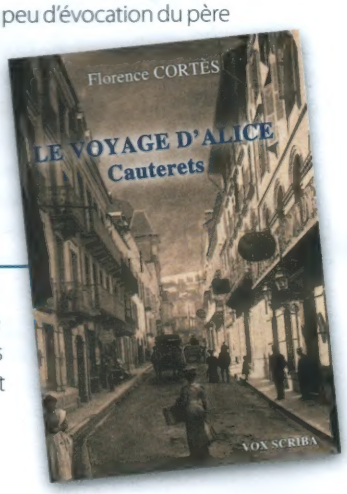
Rando éditions/Glénat, juillet 2022, 48 p., 7,95 €

Ce topo-guide - comme son alter ego pour la vallée d'Argelès-Gazost-Hautacam -, réalisé en partenariat avec l'Agence touristique des Vallées de Gavarnie, s'adresse au randonneur, mais surtout au promeneur ou simple marcheur avec des dénivelés souvent modestes. Amateurs de grosses bambées, passez votre chemin !

Course lente en Pyrénées

Denis Garnier - Les éditions Chapitre.com, mai 2022, 152 p., 17 €

Point d'éloge de la lenteur dans cet ouvrage, comme pourrait le laisser penser le titre. La course lente dont il est question évoque tout simplement le rythme habituel de la marche en montagne qui s'adapte naturellement en fonction de la raideur du terrain. Cet ouvrage nous plonge en pays Toy au début des années 1970, quand l'auteur alors adolescent allait passer ses vacances à Gèdre. Le lecteur attentif de la *Revue pyrénéenne* regrettera le peu d'évocation du père de l'auteur, « le père » comme il est nommé. Le parcours et les rencontres de Jean Garnier, ancien président du Club alpin de la section du Sud-Ouest et ancien rédacteur en chef de la *Revue pyrénéenne*, auraient sans doute mérité quelques anecdotes…



Le voyage d'Alice - Cauterets

Florence Cortès - Éditions Vox Scriba, 2022, 294 p., 32 €

Florence Cortès nous invite à découvrir Cauterets et les sites qui l'entourent. À travers le personnage d'Alice, simple prétexte à la déambulation dans la ville et dans les vallées avoisinantes, elle nous propose de voyager dans le temps et l'espace au moyen des cartes postales. La richesse et la diversité de leur production témoignent de l'intérêt suscité par les lieux.

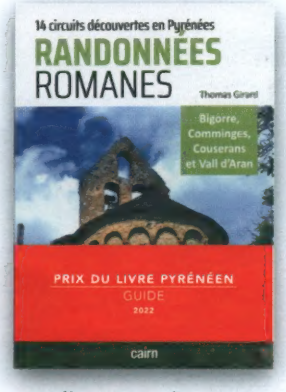
- **Sur le Salon du Livre Pyrénéen :**
  http://www.salondulivre-pyreneen.fr
- **Actualités :**
  https://www.facebook.com/livrepyreneenb2b
- **Contact :**
  as.binaros@gmail.com
  tél : 06 52 61 52 42

Prix du **livre pyrénéen** 2022

Par Renaud de Bellefon

Prix du livre pyrénéen – **Guide**

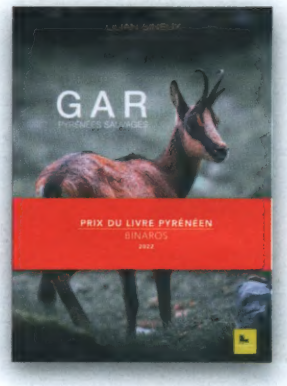
Randonnées romanes. 14 circuits de découvertes en Pyrénées. Bigorre, Comminges, Couserans et Vall d'Aran. ***Thomas Girard, 2022, Éditons Cairn, 142 p.***



Les Pyrénées conservent de nombreux édifices romans, églises et chapelles, construits essentiellement du Xe au XIIIe siècle. Ce petit guide n'a pas la prétention d'initier aux subtilités de l'art roman et de l'histoire de chaque édifice. Il est même assez succinct sur le sujet, l'auteur présente rapidement l'époque romane dans les Pyrénées, rappelant l'influence lombarde souvent bien visible. Au cours des balades qu'il propose, il donne des précisions sur un point ou l'autre de l'art roman, sur des légendes saintes et histoires qui marquent le territoire... Ces descriptions d'itinéraires pédestres, choisis du pays Toy au Couserans en passant par le val d'Aran, allant même jusqu'à déborder sur le versant sud en val de Boí où sont très présentes les églises aux clochers lombards accolés, constituent la grande originalité de ce livre de découverte. Thomas Girard décrit des tours de 3 à 4 h reliant entre quatre à six édifices. Il propose ainsi des sorties faciles, familiales, en toutes saisons. Les indications pratiques simples et efficaces, dans un ouvrage facilement transportable, les photographies et les conseils pour « voir autour » finissent par convaincre que ce guide pourrait bien être un indispensable tant pour le voyageur que pour l'habitant un tant soit peu curieux.

Prix du livre pyrénéen – **Binaros**

GAR Pyrénées sauvages. ***Lilian Sineux, Céline Lecoq, 2021, Corbac Éditions, 152 p.***



Il s'agit du troisième ouvrage publié par le photographe animalier Lilian Sineux chez Corbac Éditions, sa propre maison d'édition, nichée au pied du pic du Gar dans les Pyrénées centrales.
L'intérêt de cette petite montagne est d'accueillir presque toutes les espèces emblématiques des Pyrénées. Ce livre donne un aperçu de cette belle biodiversité, qui va du gypaète au tichodrome en passant par l'isard, le chat sauvage, le vautour percnoptère. Mais surtout, un très beau livre, superbement illustré par les photographies de l'auteur et précieusement enrichi par les aquarelles de Céline Lecoq. Malgré un texte presque minimaliste, on est fasciné par la beauté mystérieuse de tous ces animaux, pourtant souvent photographiés. Une centaine de clichés, des aquarelles, des croquis ou des planches d'illustrations pour une trentaine d'espèces animales...

Prix du livre pyrénéen – **Littérature**

Les maisons vides. ***Laurine Thizy, 2022, Éditions de l'Olivier, 266 p.***

Dans ce premier roman, beau et fort, à la construction parfaitement maîtrisée, Laurine Thizy nous fait suivre la petite Gabrielle, de sa naissance prématurée à ses treize ans. Promise - grâce à ses dons, son travail et sa volonté d'acier - à une belle carrière de gymnaste, elle accepte toutes les rudes contraintes, physiques et mentales, des entraînements intensifs. Elle est entourée de femmes remarquables, fortes comme elle : sa mère Suzanne, sa tante Joséphine et sa grand-mère Maria, vieille réfugiée espagnole à laquelle elle est particulièrement attachée et dont le décès la bouleversera. Mais cette battante doit aussi lutter contre un mal mystérieux, des « araignées » dans sa poitrine, qui la laisse épuisée et incapable d'accomplir les efforts physiques que ses entraînements requièrent. Laurine Thizy alterne récit du passé et du présent. Son roman est aussi rythmé par les interventions de mystérieux clowns en milieu hospitalier et nous conduit de main de maître au coup de théâtre final qui nous confronte à une vérité aussi inattendue que dérangeante.
Voici un roman à certains égards féministe, car les héroïnes sont ici au cœur de l'intrigue, un roman pyrénéen aussi car si les lieux de l'action ne sont nommés que par des périphrases, le lecteur les situera sans peine dans les Hautes-Pyrénées. Un roman puissant et réussi à coup sûr, à l'écriture originale, qui révèle un talent littéraire plus que prometteur.

Prix du livre pyrénéen – **Connaissance**

Les tribulations d'une scientifique en montagne. ***Adeline Loyau, 2022, Éditons Glénat, 262 p.***

L'alyte ou crapaud accoucheur est revenu au lac inférieur de Madamète Bas en 2019-2020. « Avec les alytes qui réapparaissent, c'est aussi l'espoir que ce lac à l'agonie inverse sa tendance mortifère. » Pourtant, depuis pratiquement une décennie les lacs se vident de leurs amphibiens, victimes d'un champignon tueur venu d'on ne sait trop où. Ce récit d'aventures raconte aussi nombre d'à-côtés qui façonnent le quotidien des naturalistes. Outre le travail dans les lacs pyrénéens, qui est le cœur de l'ouvrage, à travers cette histoire personnelle, nous pénétrons le monde scientifique avec ses embûches, ses joies, son aspect routinier et fastidieux. Un récit qui dit la mauvaise santé des lacs pyrénéens liée notamment à leur empois(s)onnement, mais ne sonne pas comme un manifeste. Au contraire, avec esprit et simplicité, Adeline Loyau nous fait partager son quotidien de chercheuse, ses inquiétudes, ses désillusions (comme quand le Parc national des Pyrénées autorise un alevinage...) et ses espoirs puisque les alytes sont de retour !

Des cimes pyrénéennes pour des enfants malades

Texte : Christophe Herbas

Christophe Herbas au sommet du casque du Marboré © Baptiste Cibat

Baptiste Cibat, le réalisateur du film qui sera diffusé aux enfants malades, pilote son drone © Rémi Ferodet

Allier défi sportif et solidaire, tel est l'enjeu du projet « Les Hautes-Pyrénées par les cimes ». En reliant 21 sommets de plus de 3 000 m et en parcourant 250 km et 24 000 m de dénivelé en 10 jours, l'auteur a permis de financer une escapade virtuelle pour les enfants hospitalisés en partenariat avec la fondation Baskets aux pieds.

Été 2015, je me plonge dans la lecture du récit de l'alpiniste Lionel Daudet, *Le Tour de la France, exactement*[1]. Je découvre ainsi son pari un peu fou de suivre scrupuleusement les contours de notre Hexagone, sur le fil de la frontière, ses lignes de crêtes, ses rivières, ses littoraux et même ses îles !

Je rêve dès lors de traverser d'une seule traite le département des Hautes-Pyrénées en essayant de rester au plus près de cette frontière naturelle de cirques glaciaires et de sommets. La vie avance et, avec elle, les excuses pour repousser ce projet : météo défavorable, difficultés à m'engager dans un projet lourd en organisation, participations à des projets plus hédonistes avec les copains… Fin juin 2020, lors d'une soirée dans un bar palois, la visite d'Antoine, mon ami d'Annecy, fait naître en moi l'envie de sortir ce défi des cartons, en l'associant aux actions de la fondation créée par Antoine, Baskets aux pieds (lire encadré). Le projet « Les Hautes-Pyrénées par les cimes » est né : traverser le département en passant le plus près possible de la frontière, suivi par une équipe de tournage afin de faire vivre cette expérience aux enfants hospitalisés grâce à des casques de réalité virtuelle.

Le cinquième jour, franchissement de la brèche de Roland © Baptiste Cibat

Stratégie

Cette dimension solidaire me galvanise. Je passe la première semaine de juillet à établir un programme ; le départ est prévu le 1er août, il ne va pas falloir s'endormir ! Appels aux copains pour vérifier les conditions des voies d'escalade, organisation des ravitaillements, des hébergements, lancement de la cagnotte de financement participatif au profit de la fondation, étude du parcours (qui doit être en adéquation avec mon planning contraint : douze jours de liberté professionnelle, pas un de plus !)… Nous échangeons beaucoup avec Gaël, guide de haute montagne, sur les différentes variantes du parcours ; nous établissons la stratégie du « *light* » sur ce projet : juste ce qu'il faut, et puis il est vrai « *qu'une carte de crédit sera toujours plus légère que le plus léger des duvets !* »
Avec la participation du Conseil départemental des Hautes-Pyrénées, les garbures et les nuits en refuge seront assurées. Baptiste Cibat et son équipe de MAAD Films acceptent généreusement la prise en charge de tout le travail de production.
Au programme, un départ des Granges d'Astau, puis un enchaînement en itinérance de neuf jours avec une vingtaine de sommets de plus de 3 000 m et deux grandes voies d'escalade (Grand dièdre des Spijeoles et arête nord-ouest du Petit Astazou) pour un terminus à la Maison du Parc à Arrens-Marsous. L'enchaînement semble consistant, il ne va pas falloir s'éterniser en apéritifs et barbecues courant juillet !

Départ !

Samedi 1er août. Je retrouve Rémi, pilote de drone, puis Claire et Clément, compagnons de route des deux premiers jours, et c'est parti direction le parking des Granges d'Astau ! Ce soir, nuit au refuge d'Espingo, à 1 h 30 de marche, où Mika nous attend de pied ferme. Après ce mois un peu intense, il est bon de se retrouver tous ensemble autour d'une bonne garbure avant le départ.
4 h 30. Réveil, direction le Grand dièdre des Spijeoles. Une fois au sommet, il me faudra alors quitter mes compagnons et rejoindre le refuge de la Soula en troquant les chaussons d'escalade pour des baskets. Le long du sentier d'approche, nos frontales éclairent de nombreuses salamandres tachetées fastueuses, une espèce endémique de l'ouest des Pyrénées et de la cordillère Cantabrique. Après quelques acrobaties sur le névé précédant le départ de la voie, nous nous élançons dans ce superbe dièdre. Sous nos chaussons, la mer de nuages nous offre alors un incroyable lever de soleil. Huitième longueur, dalle juste magnifique, quelle ambiance ! Merci Paulo, elle est effectivement bien plus esthétique que l'option du bloc coincé dans le dièdre. 12 h, arrivée au sommet. Nous avalons un casse-croûte concocté par Claire, et je quitte mes compagnons du jour pour me lancer seul vers le lac de Caillauas. J'y rencontre ma première grosse pluie du parcours ; heureusement, Dédé et le refuge de la Soula ne sont plus très loin ! Quand Loïc me rejoint à l'heure du dîner, nous attrapons le *Guide Ollivier* sur l'étagère au-dessus de la cheminée et nous potassons le topo de l'arête est de la punta del Sabre. C'est parti pour les va-et-vient de pages : « *pour le début suivez l'itinéraire précédent, pour la variante, suivre itinéraire (99) page 133* » Pour ceux qui connaissent…

Somptueux belvédère

5 h. Après un départ sur un chemin complètement détrempé, nous arrivons au port d'Aygues Tortes, sous le regard d'une vingtaine d'isards et nous nous engageons sur l'arête est, en territoire espagnol. Après quelques appuis un peu laborieux sur une roche plus que friable, nous gagnons rapidement le sommet de la punta del Sabre, puis enchaînons avec la très belle arête qui mène au Grand Batchimale ou pic Schrader. Loïc me quitte. J'accélère sous les nuages menaçants et j'arrive à l'hospice du Rioumajou via le port de Cauarère.
Le lendemain, étape ibérique à partir du port d'Ourdissétou. Dans ma besace, seulement 1,5 l d'eau. À l'accoutumée, je m'arrête à chaque filet d'eau, ruisseau ou névé provenant de mère Nature. Cette fois-ci, la générosité ne viendra pas de la montagne, au climat bien aride, mais d'une famille qui m'a ouvert la porte de sa maison pour que je puisse remplir ma gourde. Le soir, Matthias et ses amis seront aux petits oignons pour un bivouac sur les hauteurs de Chisagüés avec le jeu du menteur inventé par la troupe, bien plus cocasse que la traditionnelle belote !
Pour ce cinquième jour, je rejoins rapidement le cirque de Troumouse et ses sommets. La Munia est l'un des plus beaux belvédères des Pyrénées, sa vue à 360° procure un contraste saisissant entre les canyons ibériques et les anciens cirques glaciaires français. Au-dessus du Pas du Chat, Bruno vient à ma rencontre. Après une opération chirurgicale effectuée sur une vilaine ampoule avec son Opinel, je repars en direction des balcons de Pineta. Ce jour-là, la chaleur est suffocante, je

pique régulièrement une tête dans le rio de la Larri afin de rafraîchir le moteur et d'attaquer la remontée interminable vers le port Neuf de Pinède. Adrien, après avoir quitté sa résidence chamoniarde, me rejoint au refuge des Espuguettes. Il a prévu de m'accompagner les trois prochains jours.

Genou **récalcitrant**

7 h. Départ vers l'arête nord-ouest du Petit Astazou avec, au programme, un parcours en boucle jusqu'à Gavarnie via Tuquerouye. Sur cette arête très esthétique, les relais offrent de part et d'autre des vues spectaculaires sur la vallée et le cirque de Gavarnie. Au village éponyme, Pierre et Jess nous rejoignent pour mon premier vrai repas depuis le départ. On se lâche sur quelques bières et une bonne entrecôte ; il n'y a pas à dire, ça remet le facteur sur le vélo !
Le lendemain, il y a la foule des grands jours à la brèche de Roland. Baptiste est là avec son drone. Nous filons rapidement vers le Casque, puis la Tour, après quoi nous rebroussons chemin jusqu'au Taillon. La descente vers San Nicolas de Bujaruelo et son cadre bucolique se fera sous un bel orage, le premier du séjour, mais pas le dernier...
Le samedi 8 août, j'oublie mon réveil, à croire que je ne suis pas pressé de quitter ce lieu magnifique. Direction le barrage d'Ossoue via le lac de la Bernatoire, où Camille et Rémi nous attendent. J'en profite pour montrer à Camille, qui est kinésithérapeute, mon genou gauche, celui-ci commençant à couiner après les efforts répétés et le manque d'hydratation. Elle tente d'être rassurante, mais je crains que cela n'accélère la fin de mon aventure. Nous rejoignons ensemble le sommet de la Pique Longue du Vignemale. Une fois le casse-croûte avalé et quelques prises de vues réalisées, nous nous séparons pendant la descente : je continue de mon côté vers le refuge des Oulettes de Gaube, où l'orage du soir m'offrira un spectacle incroyable sur la face nord du Vignemale.

Partage d'émotions

6 h : Marco, Chris, Alain et Bruno me rejoignent pour le petit-déjeuner. Quelques blagues plus tard, je continue mon chemin seul en direction du col de la Fache, via le col des Mulets, en passant par le refuge Wallon en travaux. Dans la descente du sommet de la Grande Fache, je me retrouve pris au piège par un court, mais violent orage ; j'accélère le pas, malgré la douleur au genou, pour me mettre à l'abri dans la chaleur du refuge de Respomuso.

La fin du périple approche ; la météo, tout comme mon genou, semblent maintenant instables. Le manque de connexion pour vérifier les prévisions ne me rassure guère. Alors, je décide de remonter vers le port de la Peyre Saint-Martin. Pas de Balaïtous aujourd'hui. Sur les coups de 10 h, je me retrouve de nouveau pris dans un orage à deux pas de la toue de Doumblas. À la première éclaircie, je continue mon chemin vers la Maison du Parc, où je retrouve Camille, Rémi, et Sylvio, venus m'accueillir chaleureusement pour l'épilogue de mon périple. La tête est chargée de souvenirs… À ce moment-là, je ne réalise pas encore que je viens de vivre l'une de mes plus belles expériences humaines.

Quel plaisir de partager ces moments et ces émotions en montagne avec les amis, de découvrir de nouveaux paysages ! Peut-être sont-ce les expériences vécues « là-haut » qui donnent du sens et de l'intensité à nos vies ? Ce voyage de dix jours - avec 21 sommets de plus de 3 000 mètres, 250 km et 24 000 m de dénivelé positif - ainsi que le superbe travail de prise de vues de Baptiste et de son équipe, auront permis de construire en images la passerelle solidaire de cette aventure depuis les hautes cimes pyrénéennes jusqu'aux chambres des enfants. □

1. Daudet (Lionel). *Le Tour de la France, exactement.* Éditions Stock , 2014, 324 p.

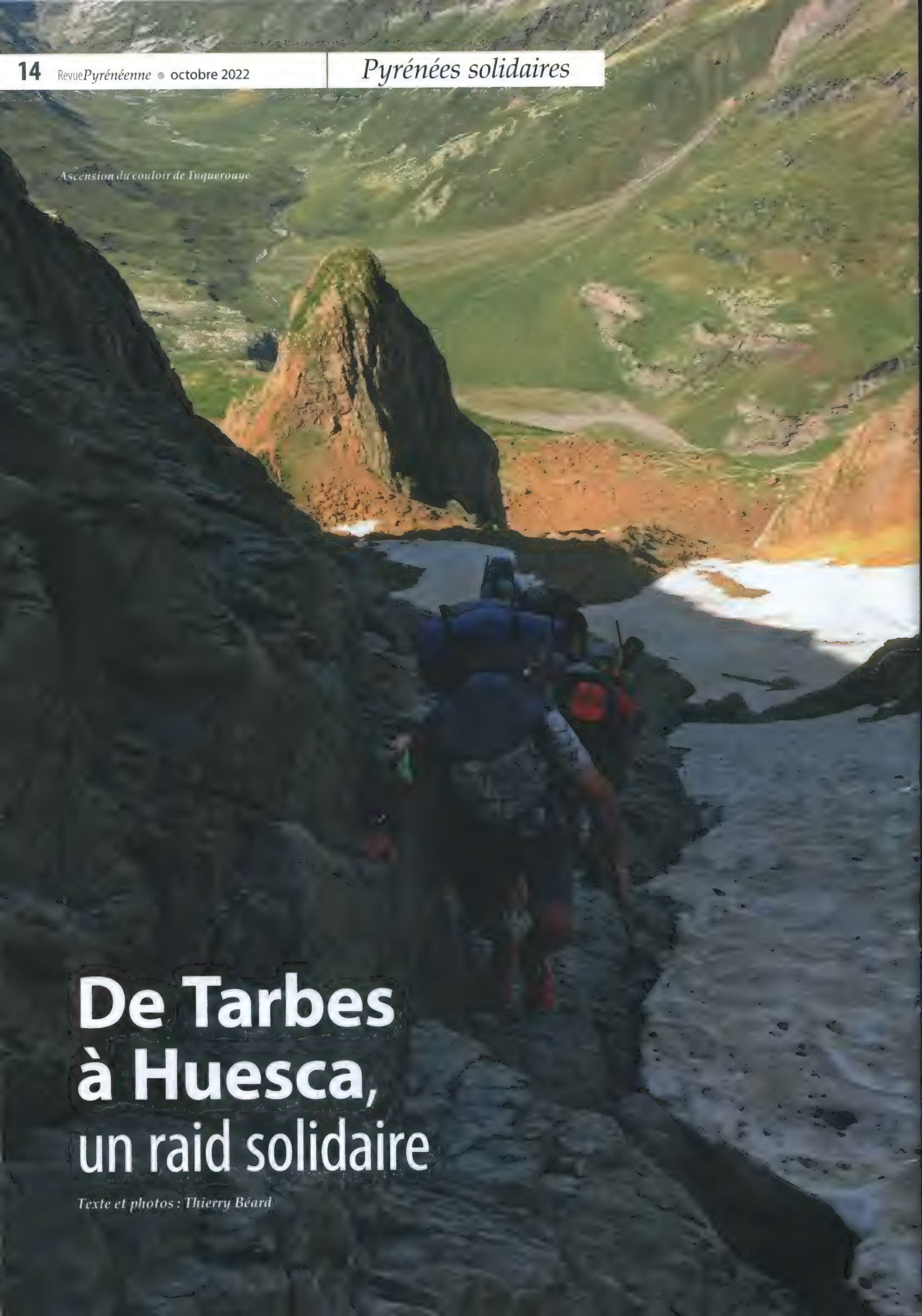
Autour de Christophe Herbas (casque orange), au sommet du Vignemale, une partie de l'équipe du projet © Baptiste Cibat

Les enfants hospitalisés voyagent grâce à BAP © ABR

Un projet dédié

aux enfants hospitalisés

Amoureux de la nature et engagés depuis plusieurs années auprès de causes liées à l'enfance, Antoine et sa compagne Laure (fondateurs de Baskets aux pieds Foundation, association à but non lucratif) ont imaginé un procédé unique d'accompagnement et de soulagement à destination des services pédiatriques, via la création de contenus audiovisuels divertissants dédiés aux enfants hospitalisés en hémato-oncologie (cancérologie pédiatrique). Chaque intervention journalière en milieu hospitalier permet d'accompagner et/ou de soulager 8 à 12 enfants. Le masque de réalité virtuelle permet d'immerger instantanément l'enfant dans des décors naturels vus du ciel à couper le souffle. Aujourd'hui, quinze hôpitaux sont partenaires de BAP Foundation (sur les 24 unités spécialisées que compte la France). Les enfants hospitalisés dans ces unités peuvent bénéficier de près de 4h d'images aériennes des sommets et paysages pyrénéens. Christophe Herbas, qui accompagne BAP Foundation comme consultant et effectue les interventions au sein de l'unité spécialisée de l'hôpital des enfants de Toulouse, travaille à un nouveau projet au profit de BAP qui aura pour cadre le Népal en 2023.



Ascension du couloir de Tuquerouye

De Tarbes à Huesca, un raid solidaire

Texte et photos : Thierry Béard

Le Raid solidaire Tarbes-Huesca traverse chaque année les Pyrénées dans un sens ou dans l'autre, à pied ou à VTT, pour soutenir une cause humanitaire.

Chaque année, le Raid solidaire Tarbes-Huesca permet de découvrir des paysages d'une immense variété sur une faible distance en traversant les Pyrénées, leurs deux versants et leurs vastes contreforts. Il constitue aussi une occasion de rencontrer, d'échanger et de communiquer, en franchissant la frontière en toute liberté, par ses propres moyens, en retrouvant nos amis de l'autre versant des Pyrénées.

Pour l'édition 2020, nous avions imaginé une traversée passant par Tuquerouye, avec nuit au refuge mythique - le plus haut des Pyrénées - face au mont Perdu, puis un long cheminement via le col du Cylindre, Góriz et le col Arenas jusqu'à Nerín, une longue traversée depuis Bestué jusqu'à Jánovas et une remontée vers la sierra de Guara, avec un final aquatique par le rio Vero jusqu'à Alquézar.

Cet itinéraire nous faisait rêver, mais dépendait de multiples paramètres : tout d'abord la situation sanitaire en France et en Espagne à la sortie de la première période de confinement, puis les conditions météo et d'enneigement (conditionnant le passage de la brèche de Tuquerouye ainsi que la face nord du mont Perdu), l'occupation du refuge de Tuquerouye, limité à 12 personnes. Finalement, début juillet, nous nous confirmons cet itinéraire et fixons la date du raid du 30 juillet au 1er août.

À la date fixée, la chance est avec nous : une excellente fenêtre météo est annoncée pour ces trois jours. Nous sommes sept, en effectif réduit, conformément aux règles sanitaires. Cette année, le bus nous évite le chemin Vert puis la coulée Verte jusqu'à Pierrefitte, et la longue remontée des gorges de Luz. Le chauffeur, parfaitement ponctuel, nous dépose à 11 h à Gavarnie. Il fait déjà très chaud et il y a beaucoup de monde.

Au col du Cylindre (3 071 m), l'équipe déploie son message solidaire

Jonction à **Tuquerouye**

Une photo et nous partons en direction du refuge des Espuguettes puis de la hourquette d'Alans. Nous quittons le grandiose cirque de Gavarnie et la brèche de Roland et découvrons le cirque d'Estaubé avec, en aval, le lac des Gloriettes. Une centaine de mètres de descente, puis un sentier horizontal jusqu'à la borne de Tuquerouye. La brèche s'ouvre, vaste et raide couloir d'éboulis, encore partiellement enneigé. Le couloir se remonte facilement, en évitant les névés raides persistants. Après 30 mn d'efforts, voici la brèche, le refuge - inoccupé -, le point de vue fantastique sur le lac du Marboré et la face nord du mont Perdu. Nous nous asseyons à la terrasse et contemplons le paysage inlassablement.

Il n'y a pas d'eau au refuge. Il faut donc descendre au lac avec un sac rempli de gourdes, l'occasion également de faire une petite toilette face au mont Perdu. Javier, notre compagnon de route aragonais, qui n'a manqué aucune édition du raid, nous rejoint. C'est lui qui nous guidera sur les chemins du versant sud de la montagne jusqu'à Huesca. Le point de vue du balcon de Pineta est magnifique avec les couleurs du soir. Le ciel se couvre néanmoins et les Astazou disparaissent vite sous les nuages. Nous remontons rapidement au refuge pour préparer le repas. La nuit est délicieuse dans ce refuge chaleureux, frappé alors par un vent violent. Il se dégage un intense sentiment de sécurité à l'intérieur de cette bâtisse plus que centenaire blottie dans la brèche taillée dans la paroi.

Pause au refuge des Espuguettes

L'Afrique commence aux **Pyrénées**

Le lendemain matin, temps splendide. Lever à 6 h, car la journée sera longue. Légère brise. Nous bouclons les sacs et descendons à nouveau vers le lac que nous contournons par l'est. Javier nous guide pour remonter au col du Cylindre, traversant ce qu'il reste du glacier du mont Perdu. Il faut franchir plusieurs cheminées qui se gravissent facilement. Une fois sur le glacier, il faut chausser les crampons : la neige est encore dure, même si les pentes ne sont pas très raides. Nous nous élevons peu à peu jusqu'au col du Cylindre, barre minérale figée entre le mont Perdu et le Cylindre du Marboré. La vue est sublime. Il n'y a plus de névé, y compris à la Escupidera (couloir final du mont Perdu). Face à nous, le Cylindre, énorme bloc de calcaire, est splendide.

La descente du col du Cylindre vers l'étang Glacé ne s'improvise pas. Il faut partir vers la gauche puis trouver une longue vire horizontale qui va permettre de franchir la barre immense qui constitue le col par une petite cheminée très facile. L'itinéraire est bien marqué.

Puis nous arrivons au lac Glacé, encore un endroit magique. Le groupe se divise en deux. Certains préfèrent se reposer ; le chemin est encore long jusqu'à Nerín, lieu de notre étape du soir. Les autres feront l'aller-retour jusqu'au mont Perdu, avec la longue ascension du pierrier qui est dégagé. Le chemin est raide mais bien tracé ; la progression est rapide. Beaucoup de monde. Au sommet, le superbe point de vue à 360°, dont on ne se lasse jamais : au nord sur Tuquerouye, à l'ouest sur le cirque, le Vignemale et le Balaïtous, à l'est sur les Posets et l'Aneto, au sud sur les canyons, Arazas qui file vers l'ouest et Añisclo dans un alignement parfait vers le sud et les plaines surchauffées d'Aragon. « L'Afrique commence aux Pyrénées », disait Albert Camus.

→

De Góriz à Nerín

À présent, il faut redescendre vers Góriz, en désescaladant plusieurs barres calcaires. Góriz : encore un endroit mythique des Pyrénées. Ce refuge, posé sur un balcon, domine l'origine du canyon d'Ordesa. Sa grande terrasse abrite un monde fou, beaucoup de bruit… Il nous faut repartir après le repas pour un long cheminement qui longe la courbe presque parfaite du canyon. Il fait alors très chaud, et il n'y a aucune ombre. Le col Arenas paraît inaccessible.
Pourtant, il se rapproche peu à peu. Nous croisons un berger, à la recherche de son troupeau. Superbe point de vue sur la cascade de la Queue du Cheval, puis belvédère surplombant à pic les grados de Soaso face au Tobacor. Au fond, la brèche de Roland et le Taillon surplombent ce paysage fascinant digne des canyons de l'Ouest américain.
Enfin, nous tournons le dos à Ordesa et traversons un immense plateau orienté vers Añisclo qui dévoile ses falaises abruptes. Voici l'immense col Arenas. Le ravin de la Pardina s'ouvre à nous, direction le canyon d'Añisclo. Du col, nous prenons une longue piste d'une dizaine de kilomètres, descendant vers Nerín. Les maisons du village se rapprochent enfin peu à peu, avec leurs cheminées aragonaises typiques. Des genêts aux fleurs jaunes envahissent la montagne. Voici le village avec son église San Andrés et son clocher carré, ses ruelles fraîches et ombragées, ses maisons blanches, l'auberge où nous passerons la nuit avec sa terrasse ombragée face à la vallée. Au loin, le soleil couchant éclaire la peña Montañesa.

Un autre monde

Après un repas puis une nuit réparatrice, c'est l'heure du petit-déjeuner sur la terrasse face à la vallée. Le soleil se lève de bonne heure et commence déjà à chauffer. Il ne faut pas perdre de temps. Nous voilà partis par la route qui serpente à l'ombre de la forêt jusqu'à Vio, superbe village avec ses maisons étirées sur la crête. Sur la route encore fraîche, de magnifiques points de vue sur le canyon d'Añisclo, dominé par le mont Perdu d'où nous venons. Nous voilà sur les traces de Lucien Briet qui explora tout le haut Aragon dans les années 1900. Au village de Vio, la route s'arrête et le sentier empierré rejoint Buerba après avoir franchi un délicieux vallon ombragé. Buerba, encore un village de crête, avec sa petite place, ses maisons de pierre et son église romane. Le chemin plonge cette fois vers la vallée du rio Yesa. Nous suivons le GR 268 ou chemin de San Urbez.
Une fois le rio traversé, nous remontons sur Yeba, village du bout du monde où nous faisons une longue pause, sur la place avec les habitants. Vers le nord, derrière nous, une perspective sublime s'ouvre sur le mont Perdu et les Tres Sorores. À l'ouest, très fier, se distingue nettement le Taillon. Nous apprenons les noms des sommets aux habitants de Yeba, qui pourtant les contemplent tous les jours. Nous repartons d'abord par la route puis par un chemin qui, une fois un col passé, dévale à pic dans la vallée du barranco de la Espuna. Il s'agit de franchir la sierra de Bolave (ou Solana de Burgasé), immense et très boisée. Le chemin de San Urbez suit alors un parcours de légende le long du barranco de la Espuna, avec des grottes, des cascades, des canyons, et un chemin hors du temps. Après une descente interminable, le chemin quitte le barranco et remonte au hameau abandonné de Campol. Un pommier sauvage et un figuier nous permettent de nous restaurer à l'ombre. Il fait très chaud et il faut encore descendre vers la plaine surchauffée du rio Ara. Le chemin nous permet de couper les épingles de la piste.

Musée géologique à ciel ouvert

Il faut à présent traverser la N 260, et rejoindre le rio Ara au niveau du pont suspendu de Jánovas. L'endroit est idéal pour se baigner et pique-niquer à l'ombre des peupliers. L'eau qui descend du Vignemale via Torla est délicieusement rafraîchissante. Le rio Ara va ensuite

Sur le balcon de Pineta, vue sur le Cylindre du Marboré

En 2020, il restait encore un beau glacier sur la face nord du mont Perdu…

Moment de détente avant le rivet à Arcusa

traverser un défilé géant.
La passerelle franchie, nous pénétrons dans la sierra de Guara. Peu de ponts permettent de franchir le rio Ara. Jánovas est l'un de ces villages aragonais abandonnés à l'occasion d'un projet de barrage sur le rio Ara, qui a conduit à l'expropriation des habitants. Mais le barrage n'a jamais été construit...
Le projet initial prévoyait de prendre à VTT la piste de Aguilar, puis Meson de Puebla, Pueyo de Morcat, Las Bellostas, Castellazo et Arcusa. Nous avons finalement opté pour un itinéraire pédestre, à l'aide d'un court transfert en taxi jusqu'au hameau de Sarrato, au sud d'Aínsa pour rejoindre le sentier allant d'Aínsa à Santa Maria de Buil. Nous poursuivons ce sentier magnifique, au milieu d'un paysage minéral, véritable musée géologique à ciel ouvert, sous des lueurs de fin de journée, lorsque les ombres s'allongent et les paysages deviennent plus fins et contrastés.
Après avoir franchi un petit col, voici au loin Santa Maria de Buil et ses deux églises, puis Saratillo, et pour finir un sublime chemin qui nous amène délicieusement à Arcusa. Avant d'accéder au village, de magnifiques jardins irrigués sont lovés dans un petit vallon au nord. Puis le sentier remonte sur une petite crête et accède à la place centrale du village, derrière l'église. Elle est ombragée, avec des bancs et des chaises où sont assis les villageois. Dans l'auberge où nous allons dormir, les tables sont dressées. La nuit tombe. Quel délicieux repas, éclairé par les étoiles qui se détachent du feuillage des platanes. La nuit apporte une douce fraîcheur, entretenue par une légère brise qui tourbillonne doucement sur la place. Les enfants jouent en riant pendant que nous refaisons le monde, grisés de tous les paysages traversés. Quelle journée magnifique, depuis Nerín ! Nous sommes à présent dans un autre monde, celui de la sierra, celui de ses villages, de ses plateaux, de ses gorges, de ses mystères… La fatigue nous emporte et nous rejoignons les dortoirs.

Prolonger l'instant

Le jour suivant, changement de tenue. Au lieu d'enfiler les chaussures de trail comme les jours précédents, ce sont les combinaisons de néoprène que nous revêtons. Direction le moulin de Lecina. Au lieu de traverser la sierra en courant ou à VTT, nous la traverserons de la manière la plus naturelle possible en suivant le rio Vero et sa fraîche entaille calcaire pour arriver jusqu'au pont romain d'Alquézar, qui enjambe la rivière pour aller jusqu'à Asque. Entre-temps, nous aurons nagé, plongé, sauté dans le rio, dans ses bassins multicolores, longé des grottes taillées par l'érosion de l'eau, admiré ses falaises ocre, les jeux de lumière avec le soleil qui éclaire la rivière par intermittence. Quel spectacle, celui tout simple de la nature, d'un torrent qui se fraye un passage au milieu d'une haute sierra calcaire. Il fait presque frais au fond du rio. Nous déjeunons au pont romain. Il faut à présent quitter les combinaisons et remonter à Alquézar par un chemin très raide et escarpé en pleine chaleur de l'après-midi.
Nous voici enfin dans ce village mythique, destination finale de notre raid. Nous longeons les remparts qui surplombent le vide, dominés par la silhouette fière du château, puis nous glissons dans les rues tortueuses pavées de galets lissés par le temps, qui se faufilent entre les maisons, les porches, les passages voûtés. La *plaza mayor* paraît toute petite. Il y a moins de monde que d'habitude, pandémie oblige. Les rues nous portent inexorablement vers la sortie du village. On voudrait que l'instant se prolonge indéfiniment, dans cette douceur de fin d'après-midi d'été. Alors, nous nous asseyons à la terrasse d'un café face à l'église San Miguel, qui a des allures d'abbatiale. Nous refaisons le raid et évoquons toutes ces belles images qui ont défilé depuis Gavarnie.

Un peu de **rêve**

Il est à présent temps de rentrer chez nous. Cette fois-ci, ce sera tous les sept dans une voiture qui aura un peu de mal à remonter jusqu'au tunnel de Bielsa, mais nous ramènera tout de même tous à bon port… à une heure tardive. Le contrat carbone est rempli : bus à l'aller jusqu'à Gavarnie, déplacement à pied ou à la nage jusqu'à Alquézar, et retour à sept dans un véhicule. Nous avons respecté la montagne pyrénéenne et notre environnement. Un engagement qui fait écho à la pandémie.
Nous espérons tous que nous pourrons à nouveau traverser la montagne en toute liberté, rejoindre l'Aragon par les chemins de l'histoire à la rencontre de nos amis de l'autre versant des Pyrénées. Nous choisirons alors d'autres passages, d'autres ports, d'autres vallées, pour le plaisir immense de franchir la montagne d'une plaine à l'autre, de fabriquer des souvenirs inoubliables, et d'apporter un peu de rêve avec nos récits. □

Peu après Santa Maria de Buil, les oliviers font leur apparition

Descente du canyon du rio Vero peu avant Alquézar

Une édition 2022 au profit des réfugiés ukrainiens

Les deux villes de piémont, capitales respectives de la province de Huesca et du département des Hautes-Pyrénées, sont jumelées depuis plus de 50 ans. Le Raid solidaire Tarbes-Huesca a pour but de relier les deux cités à travers la montagne au profit d'une cause humanitaire (Mécénat chirurgie cardiaque, mission au Cameroun, Ligue contre le cancer) avec un groupe de coureurs français et espagnols dans un sens ou dans l'autre. Ce raid est l'occasion de promouvoir l'activité physique en plein air (marche, randonnée, trail, course à pied, VTT...), permettant de prévenir de nombreuses pathologies. Le raid collecte des fonds via un site de financement participatif ; l'argent est reversé chaque année à une association bénéficiaire différente. En 2022, le 7e Raid Tarbes-Huesca s'est déroulé entre Luchon et Bénasque, pour limiter les émissions carbone en raison de la sécheresse exceptionnelle, au profit des réfugiés ukrainiens. Et ce, pour cette fois, en mode trail.

Paroles de participants

Olivier
« Notre association, Cœur sans Frontières, est née du fruit d'une réflexion sur le bienfait du sport en prévention ou réparation de ces maladies susceptibles de nous toucher tous du jour au lendemain. Notre choix : faire traverser nos belles montagnes à des « forçats » qui vont au bout de leurs limites. »

Evelyne
« Ce raid permet de relever ce défi tous ensemble ; de réaliser à plusieurs ce que seul on ne ferait peut-être pas. »

Javier
« Le but de ces traversées - faire connaître ou recueillir des fonds pour des ONG - me paraît louable d'un point de vue humanitaire. De plus, c'est une occasion de parcourir différents types d'itinéraires afin de faire connaître ma province, en passant des moments agréables. »

Serge
« Ces périples sont de grands moments de partage, d'amitié et d'entraide, car il n'est pas toujours évident de faire avancer un groupe de concert. »

Handicap : « un engagement bouleversant »

Texte : Sylvain Lurdos, photos : S. Lurdos et Romain Figorito

L'association Univers montagne esprit nature (Umen) organise depuis 2018 des sorties et séjours dans les Pyrénées partagés entre randonneurs valides et personnes en situation de handicap physique ou mental. Témoignage de l'un de ses bénévoles.

Une randonnée en « joëlette » pour écouter le brame du cerf

Je vais en montagne depuis tout petit, d'abord en randonnée, puis au début des années 2000, je suis passé par l'escalade, l'alpinisme et le ski de randonnée. J'ai suivi la formation initiateur alpinisme en terrain d'aventure en 2014 et encadré au club de Toulouse. Juste après, j'ai été opéré à cœur ouvert pour le remplacement de ma valve aortique... Comme quoi cela arrive aussi aux sportifs. J'ai rapidement repris la montagne, mais peut-être avec un horizon un peu différent.

Randonnée hivernale à fauteuil-ski

J'ai commencé à apporter mon aide à Umen en 2018 sur les conseils d'une amie, sans trop réaliser où je mettais les pieds. J'ai débuté avec la « joëlette », sorte de brouette tirée-poussée qui permet d'emmener un passager handicapé assis. Lors de cette première sortie, j'ai rapidement senti le caractère très particulier de l'association. À devoir aider des personnes handicapées dans des temps de vie quotidienne je suis sorti de ma zone de confort. Nous avons dormi dans une cabane de montagne qui ne répondait à aucun critère d'accessibilité et d'équipement pour handicapés, ce qui sort aussi ces personnes de leurs habitudes. C'est déjà une petite aventure de dormir en cabane, le faire avec des personnes handicapées cela en devient une grande.

C'est ainsi que la rencontre se produit réellement dans la richesse. Le lendemain, l'objectif était l'ascension du mont Né. La pratique montagnarde change aussi de dimension avec le partage. En « joëlette », l'horizon devient alors plus grand et plus beau. Un sommet ordinaire de moyenne montagne devient un défi aussi grand que d'atteindre le sommet du Néouvielle avec des personnes valides. La sensation d'arriver tous ensemble au sommet égale celles ressenties au cours de mes plus grandes ascensions en alpinisme.

L'esprit de défi physique est au cœur de la philosophie d'Umen, certaines sorties sont assez exigeantes et, pour apprécier les efforts soutenus en montagne, je dois dire que j'en tire une grande satisfaction.

Belles **rencontres**

J'ai aussi vécu de nombreuses situations incroyables telle celle de nourrir une personne avec handicap qui ne pouvait le faire même. Pendant ce temps, elle m'expliqua qu'elle avait, au cours de sa thèse, modélisé l'atmosphère de Jupiter...

Ma plus belle expérience de montagne, toutes activités confondues, est une descente sur sentier dans le canyon du rio Vero depuis Alquézar. En ce jour d'octobre, les trois « joëlettes » du groupe étaient parties devant et je me suis retrouvé seul à guider une personne aveugle. Je me suis alors lancé dans la description de ce paysage splendide avec le vent dans les falaises, les vautours prenant le soleil au matin et le Vero glissant au fond du canyon. J'en ai ressenti une grande élévation intérieure.

J'ai également dû relever le défi que représentent trois jours de bivouac itinérant avec nuit sous tente, avec des ânes pour le transport de gros sacs. J'ai participé à un séjour avec bivouac dans le Vercors. La logistique est impressionnante avec de grandes tentes, l'intendance collective. Mais encore une fois, l'expérience est magnifique. Ces moments de questionnement sur l'eau, l'itinéraire le plus adapté ou l'emplacement de bivouac qui sont habituels aux montagnards me rappellent mes premiers bivouacs, ceux remplis de défis et de doutes, de beauté et d'émerveillement.

En 2019, j'ai suivi la formation de pilote de fauteuil-ski. C'est encore tout un champ d'expériences nouvelles. En effet, ces magnifiques machines permettent au passager de déclencher les virages, accompagné d'un pilote à l'arrière. Inutile de préciser que cela nous pousse dans une expérience indescriptible. Cela m'a permis de revenir en station, alors que je préférais de loin la randonnée. J'ai également participé à des sorties en fauteuil tout-terrain. Cet engin est adapté pour des personnes ayant une assez bonne motricité des membres supérieurs. L'accompagnement se fait à VTT.

Le fauteuil-ski, une complicité unique entre le pilote et son passager

Umen c'est aussi beaucoup de belles rencontres, aussi bien avec les personnes valides qu'avec les personnes handicapées. J'y trouve une grande variété de personnes et d'expériences. Dans l'association, chacun participe au financement des sorties, avec l'idée que personnes valides et personnes avec handicap partagent les sorties.

Cet engagement m'a conduit à renouveler totalement ma pratique de la montagne. Très clairement, certaines de ces sorties sont parmi mes souvenirs les plus émouvants. Après les premières sorties, l'envie de revenir a été une évidence. Le partage est une expérience riche et j'encourage tout le monde à essayer. □

Des séjours partagés entre personnes valides et en situation de handicap

Depuis 2001, l'association Univers montagne esprit nature (Umen) entend rendre accessible la montagne et les loisirs de pleine nature au plus grand nombre en proposant des séjours partagés entre personnes valides et personnes en situation de handicap.

Le pôle Montagne partagée prend en charge des personnes en situation de handicap moteur et/ou sensoriel avec l'aide de randonneurs valides. Tout au long de l'année, Umen organise des randonnées pédestres en « joëlette » et des sorties handiski (les skieurs sont formés au pilotage du fauteuil-ski) ou à raquettes, dans les Pyrénées comme ailleurs. Les sorties, de un à plusieurs jours, sont encadrées par un accompagnateur en montagne professionnel. Les séjours sont collectifs et en gestion libre, chacun participe activement à la vie du groupe, y compris sur le plan financier (randonneurs valides comme en situation de handicap s'acquittant de frais de participation). Pendant les séjours, il n'y a pas de professionnels du soin ; ce sont les randonneurs valides qui prennent en charge l'aide à la vie quotidienne des personnes en situation de handicap. Umen cherche à mettre l'accent, non sur la performance, mais sur la convivialité, le partage et la bonne humeur.

Le pôle Loisirs adaptés de l'association accueille quant à lui des personnes en situation de handicap mental et des animateurs bénévoles, encadrés par une monitrice-éducatrice. Des activités adaptées, de pleine nature, pédagogiques ou culturelles sont proposées lors de chaque sortie. Persuadée que le handicap devrait faire partie intégrante de notre société, Umen se veut un lieu de rencontre et de partage où le vivre ensemble est primordial. « Grâce à un collectif joyeux d'adhérents motivés nous rendons accessibles des territoires et des activités qui d'ordinaire ne le sont pas », revendique l'association.

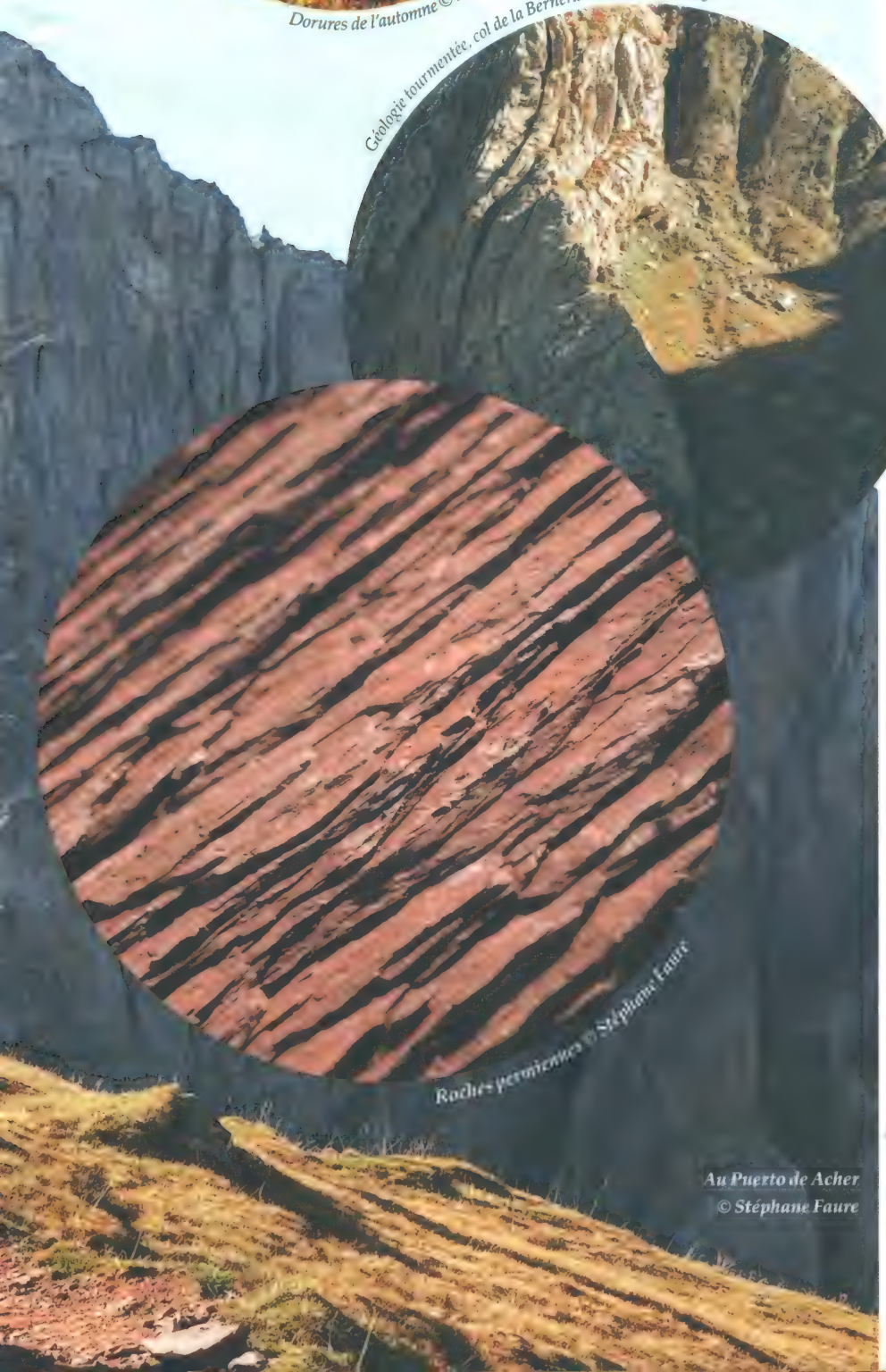
Contact : *www.umen.fr*

Bernera, Alano, Linza : des sierras hautes en couleur

Texte : Aline Martin

À l'automne 2021, le club de montagne d'Auch-Gers décide de partir à la découverte du Parque natural de los valles occidentales, au nord-ouest des Pyrénées aragonaises. Ces quatre jours de randonnée dans des lieux peu connus ont été un cadeau pour les yeux, grâce à un exceptionnel été de la Saint-Martin.

Dorures de l'automne © Marie-Michelle Blin



Géologie tourmentée, col de la Bernera © Stéphane Faure

Roches permiennes © Stéphane Faure

Au Puerto de Acher © Stéphane Faure

Premiers contrastes de couleurs : quand les terres rouges rencontrent le vert herbeux, le gris minéral et les eaux azur.

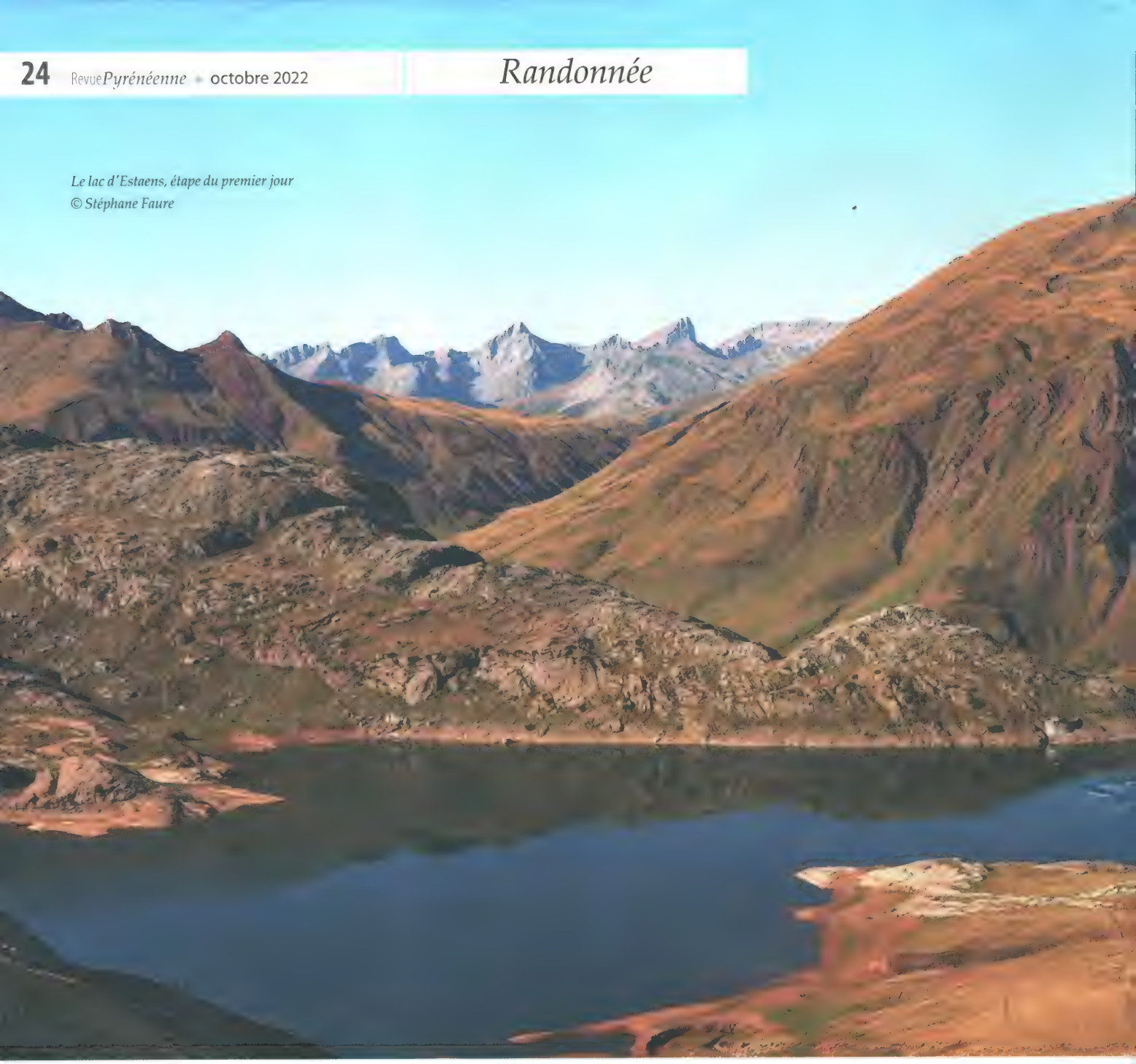
Comme souvent, notre virée démarre à l'aube, dans la quiétude qui s'installe à mesure que l'on pénètre au cœur des montagnes. Au bout de 3 h de route, une première randonnée de mise en jambes nous attend en vallée d'Aspe : la montée au puerto de Bernera, sur le versant espagnol. Après une sympathique collation préparée par les homonymes Michelle et Michel (ce qui vaudra quelques incompréhensions tout au long du séjour !), nous nous mettons en route vers la borne frontière à travers la forêt cuivrée. À mesure que nous nous élevons, l'ocre permien se dévoile et donne de très beaux effets de couleurs. Quand apparaît le lac d'Estaens (ibón de Estanés, 1 765 m), les contrastes sont encore plus saisissants. Nous montons alors en longeant le lac sur son flanc gauche en suivant les cairns jusqu'à un niveau supérieur où nous trouvons la vallée des Isards (valle de los Sarrios). Voici le joli cirque d'Olibón, où nous décidons de pique-niquer.

Avant de repartir, nous poussons jusqu'au fond du vallon pour aller chercher le col de Bernera (2 115 m) où nous avons une vue sur la fin de la vallée de Hecho, dans laquelle nous serons le lendemain. C'est tout près à vol d'oiseau, mais pour y parvenir en voiture, il nous faut d'abord revenir au parking de la centrale électrique d'Estaens, puis faire un large détour de 1 h 30. La descente à pied, tout en papotages, se fait par une petite boucle au-dessus du lac puis en suivant, à partir de là, l'itinéraire de montée. Ensuite, nous prenons la route : du col du Somport, nous poussons jusqu'à Jaca, remontons la vallée de Hecho, passons Siresa et bifurquons vers l'est. Gabardito, refuge de bord de route, est perché dans un belle estive au bout du monde, face à d'imposantes murailles. Splendide.

Colosse multicolore

La randonnée phare de ce séjour : longue, raide et merveilleuse, nous ne savons plus où donner de la tête tant elle remplit les mirettes de couleurs et de bonheur !

Le deuxième jour se lève avec, au programme, « la » randonnée tant attendue, l'ascension du castillo de Acher (2 384 m). Pour rejoindre le point de départ en voiture, nous nous enfonçons dans le défilé mal nommé de boca del Infierno, un pa-



Le lac d'Estaens, étape du premier jour
© Stéphane Faure

radis pour les yeux grâce aux couleurs et lumières rasantes de l'automne.
Par une froide matinée, nous entamons l'ascension, plutôt raide, dans la selva de Oza, mais dans les estives le soleil vient nous lécher le dos, et le dénivelé est tel - et continu - que nous avons déjà bien chaud. C'est le premier endroit d'où nous pouvons admirer de près ce colosse multicolore qui ressemble en effet à une forteresse naturelle. Nous nous demandons bien par où nous y entrerons, tant elle semble invincible. Nous arrivons bientôt sous les hautes murailles et commençons la dernière montée qui nous guide vers une faiblesse de ses défenses. En haut, la vue est impressionnante : d'un côté le vide et la forêt en contrebas, de l'autre, une prairie suspendue fendue en son milieu par l'écoulement des eaux, surmontée de créneaux ondulés.
Le plus haut d'entre eux est notre ultime destination. Nous arrivons rapidement à gravir ses derniers dénivelés et nous voici dans le donjon, à 2 384 m. La vue est splendide et quasiment imprenable ! Nous distinguons aisément le pic du Midi d'Ossau, le Lurien, les hauteurs d'Ansabère, le Balaïtous et d'autres pics encore. Le casse-croûte juste sous le sommet est bien mérité. La sieste le serait aussi, mais un petit vent frisquet nous en empêche, et puis la randonnée n'est pas terminée, loin s'en faut.

Louvoiements du **ruisseau**

Nous redescendons les nombreuses marches de notre château et nous nous séparons à la collada de lo Barcal. D'ici, la vue sur le castillo de Acher est absolument magnifique : l'ocre rougeâtre des roches permiennes met en valeur cet édifice naturel. Marie-Noëlle et Manue retournent aux voitures pour les acheminer de l'autre côté. La décision de faire cette rallonge a été prise tardivement et aurait nécessité de faire une navette le matin avant le départ, soit un aller-retour d'une trentaine de minutes. Les autres continuent jusqu'au puerto de Acher, de manière à profiter d'une autre perspective sur le castillo et surtout découvrir la vallée de Aguas Tuertas.
Nous poursuivons vers le bas en traversant la loma de Aguas Tuertas, un vallon sauvage très peu emprunté, comme en atteste la rareté des cairns pour nous guider. Cela dit, le sentier n'est pas compliqué à trouver, il suffit de descendre en longeant le talweg, el Barranco de la Rueda. Notre azimut est le naval d'Aguas Tuertas, que nous pouvons aisément admirer depuis ces hauteurs : une vaste plaine où les louvoiements du ruis-

Le castillo de Acher, tout en couleurs, depuis la collada de lo Barcal © A. Martin

Les crêpeaux ondulés du castillo de Acher © Stéphanie Carreff

Dans la cheminée du achar de Alano © Pierre Blaise

seau sont bien visibles. En revanche, une fois en bas, rien ne ressemble plus à un méandre qu'un autre méandre, et les dolmens que nous croyions voir au loin sont de simples amas de blocs, ou même des squelettes d'animaux desséchés ! Nous traversons la vaste étendue en zigzaguant sans jamais trouver les mégalithes… Ce n'est qu'aux voitures que nous découvrons un panneau indiquant les endroits où les trouver. Dommage ! Mais rien ne peut gâcher notre longue et belle journée à travers une incroyable diversité de paysages.

Falaise bicolore

Entre ciel et terre, une journée hors du temps, sur une plaine herbeuse suspendue propice aux balades introspectives.

Au troisième jour, nous quittons le refuge de Gabardito pour de bon et roulons une bonne heure jusqu'au parking du llano de Tacheras, que nous atteignons après avoir quitté la route principale à hauteur du camping de Zuriza, dans la vallée de Ansó.

Là encore, nous nous retrouvons face à une étrange falaise bicolore, ceinturée d'une belle forêt automnale dans laquelle nous nous enfonçons. Il fait froid, nous sommes sur un versant nord, il faut avancer ! Bien vite, nous surplombons la falaise et nous nous dirigeons vers une des deux brèches qui rendent cet endroit visitable, le paso de Tacheras (1 957 m). La montée est rude et quelques mains sont à poser pour passer les tout derniers mètres dans un couloir plutôt sécurisant. Attention cependant, ce passage plein nord nécessite de porter des équipements adéquats dès les premières neiges. Comme la veille, le décor en haut est surprenant tant la transition est abrupte : nous passons des falaises ultra verticales à une plaine herbeuse suspendue, tout en douceur, ceinturée par une série de petits sommets qui invitent à l'ascension.

Le premier que nous décidons de gravir est le achar de Alano (2 078 m). C'est le sommet le plus proche, il est moins haut que les autres, mais plus impressionnant. En effet, le sentier n'est pas aisé à trouver, il est plutôt caillouteux, exposé à la descente et la cheminée finale le rend relativement difficile pour →

Manue joue les acrobates au sommet du ralla de Alano © A. Martin

certains. Mais quelle vue là-haut ! L'œil est immédiatement attiré par notre beau castillo de Acher. Et puis, comme la veille, ce sont le pic d'Anie, l'Ossau, le Palas ou le Lurien que nous admirons.

Prairie suspendue

Après une descente précautionneuse, nous poussons jusqu'à l'épaule du Trasveral pour y pique-niquer, avant d'entamer la deuxième montée à la peña de Alano (2 162 m). Après le repas, les jambes sont coupées et la progression n'est pas aisée à travers le lapiaz. Mais la vue est encore plus belle que précédemment.

Nous continuons notre chemin en suivant les crêtes et en flânant de pic en pic, toujours avec de belles vues. Cet endroit est propice à la rêverie, aussi certains décident de couper plus court jusqu'au paso de Tacheras afin de profiter de la tranquillité du lieu tandis que d'autres terminent le tour de la prairie suspendue. Tous se réunissent pour la descente, moins impressionnante que prévu et, cette fois encore, les langues vont aussi bon train que les jambes. Certains genoux et pieds sont cependant fatigués, aussi, quand apparaît le parking en contrebas, c'est le soulagement ! Encore une magnifique journée d'automne dans un endroit magique.

À la fin de cette troisième journée, nous nous dirigeons vers le refuge de Linza, au terminus de la route de la vallée d'Anso, dans un splendide écrin, propice aux randonnées à ski en hiver. À bon entendeur…

Mythique Ansabère

Un pic mythique dans un paysage mystique : quoi de mieux pour clore cette escapade aragonaise ?

Last but not least, le pic de Petrechema (ou pic d'Ansabère dans le cirque homonyme) nous attend en ce matin du quatrième jour. Nous quittons le refuge à pied, ce qui est toujours bien appréciable. La montée, comme toujours, est rude de bon matin, et vivifiante, car il est tôt et la température est négative. À l'ombre, les versants caillouteux sont gelés, il faut rester vigilant. Mais nous avançons d'un bon pas, poussés par un vent glacial qui n'invite pas aux pauses photos ! La crête ascensionnelle est longue, longue… Nous croyons être arrivés, mais non, pas encore. Jusqu'à cet ultime effort ! Enfin, nous y voilà. Quel drôle de paysage, au sommet du pic de Petrechema, à 2 371 m, intimidant

pour certains : un énorme éperon rocheux nous fait face et se dresse 7 m au-dessus de nous. C'est la fameuse Grande aiguille d'Ansabère. Avec la Petite aiguille, plus au sud, ce sont des hauts lieux mythiques de l'escalade pyrénéenne.

Au loin, dans la brume, nous apercevons encore et toujours les phares que sont l'Ossau, l'Anie, le Palas, et toujours « notre » castillo de Acher. Là-bas, du côté de la France, les nuages commencent à monter. Le mauvais temps arrive, il nous faut profiter de ces moments, alors que le soleil brille de ce côté de la frontière.

Nous avons du mal à quitter le lieu, et Stéphanie nous aide à l'apprécier encore un peu, car suite à une mauvaise communication, la voilà - momentanément - perdue ! Pierre et Michel se lancent dans des opérations de recherche, tandis que nous les attendons face aux paysages grandioses. Plus de peur que de mal, tout le monde se retrouve et nous décidons, juste au-dessus du col de Pétragème, de faire la pause pique-nique pour détendre les esprits !

Sur les conseils des sympathiques gardiens du refuge, le retour se fait par le magnifique vallon sauvage de las foyas del Ingeniero, où nous admirons des isards et nous nous attendons à tout instant à croiser un ours. Faute de mieux, nous prenons quantité de clichés de pins morts ou vivants, enracinés on ne sait comment entre des cailloux, sur fond de barre rocheuse et de sol minéral. Puis, un verrou plus tard, nous basculons dans les splendeurs de l'automne. À travers la forêt mordorée, nous revenons tranquillement jusqu'au refuge, où nous partageons un dernier verre. Puis il est temps de rentrer, à contre-cœur, vers nos coteaux gersois, via la vallée du Roncal en Navarre voisine et le col de la Pierre-Saint-Martin. □

En route vers le pic de Petrechema © Stéphane Faure

En descendant vers le col de Pétragème © A. Martin

Infos pratiques

J1 : D+ 955 m ; 13,8 km
Départ/Arrivée : parking à hauteur du bois de Sansanet.
Hébergement : refuge de Gabardito.
www.refugiodegabardito.com/fr/home

J2 : D+ 1450 m ; 19 km
Départ : parking randonneurs de la selva de Osa.
Arrivée : Le terminus de la piste qui mène à Aguas Tuertas n'étant pas accessible en voiture, laisser les véhicules sur le parking le plus en amont.
Hébergement : refuge de Gabardito.

J3 : D+ 1110 m ; 12 km
Départ/Arrivée : parking du Llano de Tacheras.
Hébergement : refuge de Linza.
www.refugiodelinza.com.

J4 : D+ 1120 m – 14,5 km
Départ/Arrivée : refuge de Linza.

À explorer dans le secteur : randonnée itinérante en étapes, La Senda de Camille
www.lasendadecamille.com/fr

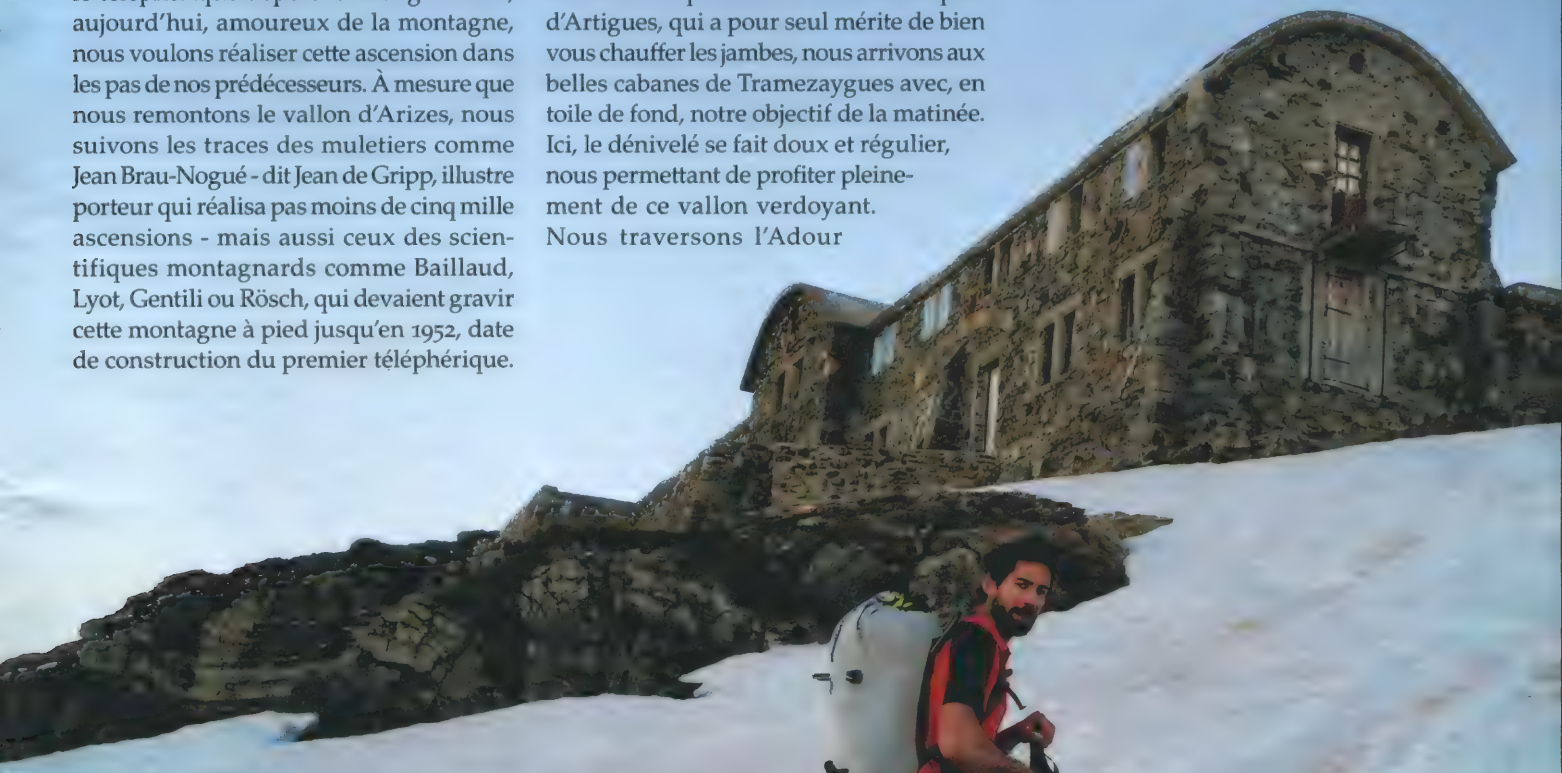
Sur les traces des pionniers du **pic du Midi**

Texte et photos : Thibault Lasies

Monter au pic du Midi de Bigorre à pied, et non pas en téléphérique, permet de suivre les traces des pionniers qui participèrent à la construction de l'observatoire à son sommet : le général de Nansouty, l'ingénieur Vaussenat, Jean de Gripp...

L'arrivée à pied au sommet du pic du Midi offre une vue originale sur l'observatoire

Nous sommes le 13 août, il est 6 h 15 du matin et nous partons au travail. Jusque-là, rien d'atypique. Mais si je vous dis que l'on part à pied depuis Artigues par le sentier des muletiers, vous reconnaîtrez certainement notre destination : le pic du Midi de Bigorre. Oui, nous avons le privilège de travailler dans un lieu qui fascine les hommes depuis plusieurs générations : l'observatoire du pic. En temps normal, nous y montons par le téléphérique depuis la Mongie. Mais, aujourd'hui, amoureux de la montagne, nous voulons réaliser cette ascension dans les pas de nos prédécesseurs. À mesure que nous remontons le vallon d'Arizes, nous suivons les traces des muletiers comme Jean Brau-Nogué - dit Jean de Gripp, illustre porteur qui réalisa pas moins de cinq mille ascensions - mais aussi ceux des scientifiques montagnards comme Baillaud, Lyot, Gentili ou Rösch, qui devaient gravir cette montagne à pied jusqu'en 1952, date de construction du premier téléphérique. Bien entendu, nous avons beaucoup moins de mérite qu'eux car nous ne portons pas 25 kg sur le dos, ce qui rendrait l'ascension autrement plus sportive. D'ailleurs, grâce aux revenus générés par ses ascensions, Jean Brau-Nogué montera sa propre auberge à Gripp une fois à la retraite.
Avant de démarrer, nous lisons la plaque rendant hommage à ces hommes qui, entre 1878 et 1952, ont porté au sommet - et l'ont parfois payé de leur vie - vivres et matériel. Passé le premier raidillon au départ d'Artigues, qui a pour seul mérite de bien vous chauffer les jambes, nous arrivons aux belles cabanes de Tramezaygues avec, en toile de fond, notre objectif de la matinée. Ici, le dénivelé se fait doux et régulier, nous permettant de profiter pleinement de ce vallon verdoyant.
Nous traversons l'Adour d'Arizes pour entamer la deuxième portion de notre itinéraire qui, à mesure de notre progression, nous permettra de dominer la vallée. Enfin, notre étoile le soleil se lève et embrase les sommets. Tandis que le pic du Midi rougeoie, les rhododendrons dévoilent leurs teintes rosées à mesure que la lumière augmente. En nous rapprochant, la vision du vaisseau des étoiles se fait plus claire, plus nette, et nous remontons le fil de cette histoire qui a débuté en 1878.



Anciennes **lignes de vie**

Arrivés à la cabane de Pène Blanque, nous remontons progressivement la coume du Pic qui va nous offrir son lot de traces de la longue épopée humaine et scientifique de la construction de l'observatoire. Nous passons tout d'abord devant les poteaux télégraphiques qui permettaient au personnel de maintenir le lien avec la vallée de Campan, puis nous enjambons un peu plus loin le câble de l'ancien téléphérique. Ces vestiges sont les anciennes lignes de vie des hommes qui restaient là-haut, coupés du monde, parfois pendant plusieurs semaines.
Aujourd'hui, nous montons avec un très beau temps estival, mais je vous laisse imaginer les conditions dantesques auxquelles est soumis le sommet avec le vent, la neige, le givre et les orages violents, le rendant alors inaccessible de longs jours d'affilée. Ces semaines d'isolement eurent d'ailleurs raison de l'amitié des deux fondateurs de l'observatoire, le général de Nansouty et l'ingénieur Célestin-Xavier Vaussenat, malgré leur dévouement à la création de ce site d'exception.
En gravissant les lacets qui vont nous conduire vers le col de Sencours, nous croisons des troupeaux qui, avec leurs sonnailles, rendent l'atmosphère du lieu encore plus authentique. D'ailleurs,

À la montée, le chemin passe devant l'hôtellerie des Lacquets, en cours de restauration

si vous n'êtes pas coutumiers du site, ne soyez pas surpris de croiser au détour d'un virage un animal altier peu commun dans les Pyrénées, le lama… Après deux heures de marche, nous voici arrivés à ce fameux col où gisent les restes de l'ancienne station météorologique et de l'hôtellerie du docteur Costallat, qui servirent de base arrière aux fondateurs de l'observatoire. À partir d'ici, la vue se dégage vers le sud-ouest, nous dévoilant une partie de l'imposant massif du Néouvielle. Le spectacle s'accompagne d'une vue plongeante sur le lac d'Oncet, splendide miroir d'eau dans lequel l'observatoire vient se refléter.

Premiers touristes

Avant d'amorcer le dernier tiers de la randonnée, nous prenons des barres énergétiques, ce qui aurait pu faire sourire nos prédécesseurs. Une anecdote révèle que les porteurs signalaient leur présence au personnel de l'observatoire au niveau de Sencours, afin que celui-ci descende un thermos rempli de thé au rhum, leur apportant le coup de fouet nécessaire pour l'ascension finale. Cette dernière portion qui se monte facilement aujourd'hui était, avant les aménagements des années 1930, la plus compliquée puisque les porteurs montaient tout droit par le passage de la Roche Noire au-dessus du premier lacet. Une main courante, dont les traces résistent encore au passage du temps, y était installée pour les aider dans leur ascension.

Les années 1930 voient l'arrivée des premiers flots de touristes qui viennent admirer le panorama depuis les laquets en empruntant la route à péage au départ du col du Tourmalet. Ils y parviennent en voiture et peuvent, s'ils le désirent, arriver au sommet à 2 877 m d'altitude avec un minimum d'efforts. Cette décennie voit l'explosion de la renommée internationale de l'observatoire, grâce à l'invention de Bernard Lyot. Cet opticien de génie va choisir le site comme lieu de développement de son instrument révolutionnaire que sera le coronographe (instrument d'astronomie qui reproduit le phénomène d'une éclipse totale, ce qui permet de masquer la partie centrale de l'étoile, trop lumineuse, pour mettre en évidence sa couronne). Lyot a choisi le pic pour la qualité de son ciel très pur et réussira à paramétrer son instrument de façon optimale pour réaliser le premier film sur les éruptions solaires.

À la recherche d'exoplanètes

En dépassant les laquets, nous admirons l'ombre de l'observatoire qui se découpe sur la roche, tout en découvrant le panorama de plus en plus vaste à mesure que nous nous rapprochons de notre objectif. Suivez bien les cairns, car ici les gens se trompent parfois en se fiant à une mauvaise piste les conduisant sous le pylône du téléphérique. Avant l'ultime raidillon, nous enjambons le monte-charge qui a facilité les travaux de la grosse coupole. Ce grand cylindre, coiffé de sa coupole de 60 tonnes, abrite en son cœur le plus gros télescope français avec son miroir de 2,03 m de diamètre. Cet instrument datant des années

Du sommet, le massif du Néouvielle se dévoile avec, en arrière-plan, le pic Long et, à droite, Gavarnie et la brèche de Roland

1980 est toujours utilisé et même à la pointe de certaines recherches, malgré la taille devenue modeste de son miroir primaire. Grâce à l'ingéniosité des équipes de l'observatoire, il permettra à l'avenir de confirmer ou de détecter la présence d'exoplanètes dans notre galaxie et même d'observer les proto-étoiles, c'est-à-dire les très jeunes étoiles. Autant vous dire que la science a de beaux jours devant elle au pic du Midi de Bigorre !

Enfin, nous arrivons au sommet. Nous avons gravi cette « montagne de demoiselle » comme la qualifiait Henry Russell, et pouvons admirer tranquillement la vue du « bureau ». Devant nous se déroulent 350 km de chaîne pyrénéenne avec ses plus grands sommets, nous laissant rêver à notre prochaine sortie. Au premier plan, le massif du Néouvielle se dévoile avec, en arrière-plan, le pic Long. Gavarnie et la brèche de Roland nous montrent toute leur magnificence tandis que, plus à l'ouest, nous retrouvons une partie du glacier d'Ossoue surmonté de la Pique Longue du Vignemale. Ce que je vous relate n'est qu'un extrait de l'incroyable panorama qui s'offre à nous et je vous laisse tout le loisir de venir le découvrir et profiter de la vue sur cette multitude de sommets. Nous nous congratulons et félicitons chaleureusement notre camarade d'ascension pour qui c'est la première au pic par le sentier des muletiers. Son émotion et sa fierté sont palpables, rendant ce début de journée mémorable. Nous profitons du calme avant la « tempête » des visiteurs. Cette sérénité qui accompagne le silence de nos montagnes, nous nous en nourrissons et la transformons en énergie pour cette longue journée qui nous attend. Cet esprit montagnard qui allie solidarité, bienveillance et ténacité, nous le mettons à profit tous les jours dans le cadre de notre travail et c'est certainement un petit peu grâce à lui que le projet complètement fou d'ériger un tel site a pu se concrétiser au XIXe siècle.

Le plus ancien observatoire de haute altitude du monde, haut lieu des Pyrénées, est le carrefour du pyrénéisme et des sciences et, pour qui sait le décrypter, il pourra vous faire remonter dans une histoire datant de plus de 140 ans. □

L'observatoire du pic, **un site scientifique et touristique**

Si l'observatoire du pic du Midi dépassera bientôt le siècle et demi d'existence, n'oublions pas que son histoire aurait pu subitement s'arrêter à la fin des années 1990. En effet, ce haut lieu du patrimoine historique et scientifique, fierté de la Bigorre, symbole d'un territoire et point de repère de nos populations locales, a alors failli être laissé à l'abandon.

À cette époque, l'État est chargé de son entretien et du maintien des activités au sommet. Même si le bâtiment semble solidement ancré au massif et bâti pour résister aux éléments, n'oublions pas que nous ne sommes rien face à la nature et au passage du temps. En hiver, le givre, la neige et la glace mettent à mal les structures. Les dotations de l'État s'amenuisant depuis les années 1980 et le site devenant extrêmement coûteux à entretenir, il est décidé de fermer l'activité de recherche à l'échéance de 1998.

Faisant front commun avec les scientifiques et les élus, les Bigourdans mettent en place un plan de réhabilitation du sommet pour l'ouvrir au public en l'an 2000. Voilà donc plus de 20 ans maintenant qu'existe une régie touristique pour l'accueil du public. Ainsi, grâce au développement touristique, le pic du Midi se fait moteur d'un territoire, permettant à la science de continuer de s'épanouir à son sommet et transmettant cette longue épopée humaine afin qu'elle ne tombe pas dans l'oubli.

Infos pratiques

Bibliographie

Davoust (Emmanuel). *Pic du Midi : Cent ans de vie et de science en haute montagne.* CNRS éditions, 2000, 542 p.

Sanchez (Jean-Christophe). *Le Pic du Midi de Bigorre et son observatoire.* Éditions Cairn, 1999, 324 p.

Revue *Pyrénées*. Pic du Midi de Bigorre, résurrection pour l'an 2000, numéro 196, 1998, 176 p.

Trailpinisme aux **Roches Sauvages**

Texte : Carine Vial, photos : C. Vial et Maxime Ravenel

Le « trailpinisme » pourrait se définir comme un mode de progression à mi-chemin entre deux extrêmes : d'une part la lenteur et la technicité de l'alpinisme, d'autre part la rapidité et la facilité du trail. Ce néologisme est venu d'une belle balade aérienne réalisée aux confins de la haute Ariège.

Toulouse, 4 h du matin. Mes yeux collent encore de la trop courte nuit passée. Mais, il faut se lever, aujourd'hui on « alpinise » au Montcalm. Au Montcalm ? Ce gros dôme rebondi qui - comme son nom l'indique - n'inspire que la tranquillité ? Y a-t-il réellement une voie d'accès qui pourrait être caractérisée d'alpinisme sur ce débonnaire sommet ariégeois ? En effet, voilà huit ans de cela j'ai découvert et commencé à désirer parcourir cet itinéraire qui porte le nom à la consonance exotique de crête des Roches Sauvages. Maintes fois envisagée ou repoussée, l'ampleur de la course - tant en distance qu'en dénivelé (16 km pour 2 100 m) - combinée à sa technicité (cotation alpinisme PD+, passages d'escalade en III), m'ont fait attendre d'avoir l'occasion, le partenaire et la bonne raison pour y aller. Le cahier des charges de ce week-end, dicté par le compagnon grimpeur, cochait tous les éléments pour enfin aller y faire un tour. « Je ferais bien une sortie « *fast & light* » ce samedi, il faut que je me remette en forme pour préparer les projets de l'été. Je veux faire du dénivelé ! », me déclare Max, mon compagnon du jour. « Par contre il faudra partir et rentrer tôt, il y a l'anniversaire de ma femme et j'aurai du monde à la maison en fin d'après-midi », impose-t-il. Neurones en marche pour mon passe-temps favori : trouver l'itinéraire adapté aux conditions du moment, résoudre l'équation multi-paramètres et multi-contraintes. Il ne me faut pas longtemps pour identifier cette course comme projet stimulant et adapté. Sitôt proposée, topo et trace communiqués, sitôt acceptée. Pas de débat sur l'heure de départ de Toulouse, 5 h pour un début de marche à 7 h ; de la marge, toujours de la marge, le timing va être serré eu égard au temps donné dans le topo. Météo nuageuse annoncée, mais non venteuse : c'est parfait nous ne rissolerons pas et avancerons mieux à la fraîche. Les images satellites montrent de la neige sur l'itinéraire de descente : il faudra donc nous charger de crampons, pas de compromis sur la sécurité. C'est calé, il n'y a plus qu'à.

Quiproquo

Sur la route, j'observe mon partenaire, vêtu - une fois n'est pas coutume - d'un costume de traileur. Le petit short qu'il arbore, insuffisamment compensé par de hautes chaussettes de compression (néanmoins assorties), découvre ses jambes, les laissant à la merci de l'abrasion de toute roche, lichéneuse ou non, qu'il viendrait à embrasser d'un peu trop près. Le micro-sac d'une dizaine de litres contenant une couverture de survie, un petit coupe-vent, trois barres énergétiques (néanmoins issues de l'agriculture biologique), un pantalon léger et un litre d'eau montre déjà des signes de surcharge : où diable va-t-il pouvoir ajouter les crampons ? Où va-t-il attacher les bâtons quand nous devrons user de nos mains pour progresser ? Magie des conceptions et matériaux modernes qui s'étendent à merci, le sac prend de l'embonpoint et tolère heureusement ce volume additionnel au prix de quelques difformités. Le traileur prête une forte attention à son ap-

Rocher délicat avant la pointe du Montcalm

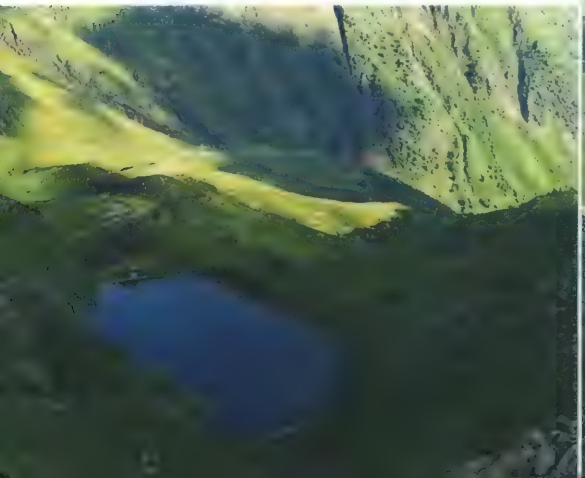
Face aux pics de Bassies et de Belcaire au niveau des orris de Pujol

parence, le trailpiniste perd quelques points d'élégance, heureusement sans affecter son efficacité.
Le voile se lève bientôt sur la raison de ce sous-équipement. « Ah mais tu ne veux pas passer par l'arête est ? Je croyais que c'était celle-là que tu visais, j'ai lu sur Philrando[1] qu'il ne fallait rien et que c'était très court ! » Eh bien non, l'arête visée, sans être extrême, est un peu plus longue (2 km d'arête nécessitant fréquemment l'usage des mains) et, du fait de l'absence de réchappe, j'aime bien avoir un casque, voire un bout de corde dans ce genre de terrain. Nous avons tous les deux une marge confortable en niveau d'escalade et l'habitude de ce type de terrain, nous nous passerons du bout de corde. Je réalise alors que j'ai moi aussi préparé mes affaires un peu à la hâte et que ce matin, du fait de la chaleur, j'ai aussi oublié ma polaire... Heureusement, Max a un tee-shirt à manches longues additionnel, et j'ai tout de même un petit coupe-vent... Malgré ces aléas de préparation, l'analyse rationnelle nous permet de lever les voyants orange et nous restons sur notre idée de boucle originelle.

Terrain aventureux

Sitôt garés, sitôt partis, nous traversons rapidement le bois en lacets pour ensuite emprunter la bifurcation vers l'étang Sourd. Là commence l'habituel « ariégisme », des pentes raides où il faut s'aider des rhododendrons pour progresser. En cette période, nous trouvons même très joli de nous agripper à ces branches ornées de fleurs rose bonbon. Quelques pas sur des rochers mouvants et nous débouchons sur la crête des Roches Sauvages un peu avant le cap de la Desse. Dans la pénombre, la vue sur l'étang Sourd contraste avec celle sur le flamboyant massif gris clair de Bassiès qui nous fait face.

L'étang Sourd au petit matin, depuis la crête



Il est encore tôt, la montagne se réveille et l'atmosphère douce est calme et apaisante. Deux photos, une barre énergétique absorbée et c'est reparti, le cheminement est maintenant assez simple, car il consiste à partir plein sud sur le fil de la crête, sautant d'un rocher à l'autre dans un terrain parfois facile, parfois plus aventureux.
Le rocher, du granite noirci bien lichéneux et parfois instable, témoigne du peu de visiteurs que reçoit ce parcours. Parfois, nous désescaladons pour gagner des brèches par certains pas un peu exposés, il faut donc tester ses trois points d'appui avec soin. Parfois, du fond de l'échancrure, on repart en ascendance pour gravir le fronton qui fait suite. De véritables montagnes russes ! Certains passages ne sont pas de la simple crapahute, mais bien de l'escalade, sur des longueurs de 10 à 15 m, et offrent de réels beaux mouvements (fissures, coincements, dièdres, réglettes).

Concentration maximale

Nous sommes ravis de trouver un tel terrain de jeu que nous n'espérions pas si beau et varié ! Parfois, nous jouons à cache-cache parmi les gendarmes, parfois nous nous glissons de part et d'autre de leurs flancs pour chercher le meilleur passage. Les énigmes sont rapidement résolues, car l'itinéraire est assez évident : si cela ne passe pas à gauche, cela passe à droite, et vice-versa. Les pauses sont fréquentes, car les poses sont esthétiques dans cet amoncellement de pointes et d'abîmes : l'appareil photo chauffe pour immortaliser mon compagnon équilibriste dans ce cadre panoramique, les nuages menaçants au loin ajoutant à la beauté et à la sévérité apparente de l'instant.
Nous avons une sensation très spéciale durant cette progression régulière dépourvue de toute interruption du fait de l'absence de corde, et après coup nous avons analysé cela comme l'atteinte de l'état de « flow » : chacun vit sa déambulation noyé dans sa concentration, qui doit être sans relâche pour tester et composer avec l'environnement qui change continuellement ; chaque mouvement devient une danse avec le rocher, et les perspectives de vide et les quelques rafales de vent parfois assez fortes qui nécessitent de compenser avec notre équilibre. Le temps est suspendu, l'attention et le plaisir à leur paroxysme, l'émotion intense. Seule la remontée à la pointe du Montcalm interrompt cette régularité : il faut en effet marcher sur une pente d'éboulis moins confortable, parfois même

du type escalator inversé... Nouvelle pause à ladite pointe pour constater qu'au loin les nuages s'assombrissent puis engloutissent progressivement les pointes du Sullo, du Verdaguer et de l'Estats. Le Montcalm semble résister encore à leur assaut, mais pour combien de temps ?

Pause **revigorante**

Sans perdre de temps, nous poursuivons donc la dernière descente puis la remontée encore agrémentée d'un beau passage de grimpe et nous rejoignons la pente sommitale. La sente est désormais évidente, nous voilà guidés par les cairns de la voie d'accès par les Tables du Montcalm, que nous emprunterons à la descente. Nous nous réfugions dans les cercles de pierres matérialisant les endroits de bivouacs aménagés au sommet. Le vent a, en effet, forci mais après 2 100 m de dénivelé, une pause revigorante s'impose ! Nous nous couvrons de l'intégralité des quelques vêtements dont nous disposons. La vue est partiellement bouchée, nous ne nous éternisons pas et repartons rapidement suivre les cairns et désescalader le beau chemin des Tables. La descente est rapide et directe, entrecoupée du Canalet et d'un petit névé, puis de jolies cascades que nous longeons. Nous prenons enfin pied dans le long vallon menant aux orris de Pujol. L'aventure se clôt en fond de vallée par un festin de myrtilles et la rencontre un peu houleuse d'un troupeau de vaches en transhumance, certaines d'entre elles chevelues et de race Highland. Nous gagnons finalement le parking en temps et en heure, revigorés et ressourcés par cette aventure courte mais intense.

Nous nous amusons de notre balade « *fast & light* » en cherchant à définir le néologisme de trailpinisme. Le côté *light* étant dû à une mauvaise lecture du topo mais aussi un manque de cervelle, et le côté *fast* (somme toute relatif !) étant accentué par les contraintes familiales et la couleur du ciel environnant. Ces deux éléments combinés à de la crapahute sur des crêtes plus ou moins acérées et aériennes, garnies de brèches plus ou moins profondes, permettent d'obtenir un savant mélange aux saveurs équilibrées de trailpinisme. □

1. Philippe Quéinnec,, un ardent pyrénéiste qui a manifestement visité tous les coins-où-personne-d'autre-n'a-mis-les-pieds, témoigne - souvent avec humour - de ses précieuses expériences. C'est mon « site de chevet » ; je le recommande chaudement : *www.philrando.free.fr*

Max sur l'une des multiples pointes de cette crête élancée et contrastée

À la descente, sur le névé en contrebas des Tables de Montcalm

Immersion photographique

Texte et photos : Jean Demary

Qui n'a tenté de saisir des photos d'isard ou de vautour croisé lors de ses randonnées ? Le résultat est en général décevant pour le néophyte. Pour celui qui, comme l'auteur, veut se lancer dans la photographie animalière en montagne, il faudra se faire discret et s'armer de patience.

Conseils pour l'observation de la faune

Les animaux détectent généralement les humains d'abord grâce à leur odorat et leur ouïe. Il faut donc éviter les odeurs (parfum, crème solaire, urine…) ou les bruits (paroles, sonneries de téléphone, bruit métallique de bâton, etc.) qui vont vous trahir. Pour être le plus discret possible, l'observateur devra se déplacer lentement, en s'arrêtant fréquemment. Évidemment, la présence d'un chien est un signal d'alarme pour de nombreux animaux sauvages. Les meilleurs moments sont ceux où il y a le moins de monde en montagne : en semaine, tôt le matin ou le soir. Il faut éviter d'approcher les animaux l'hiver, car ils sont fragilisés par le manque de nourriture et les conditions difficiles.
Retrouvez tous les conseils pratiques de l'auteur sur notre site internet.

Une mouflonne et deux petits dans le massif de Tabe

Onze heures ce mercredi de mai. Je suis libre jusqu'à ce soir. La météo annonce de la pluie… mais il fait beau. Grand beau ! La lumière est fantastique. C'est un jour pour les photographes. Comme un appel. Frénétiquement, je fais mon sac. On m'attend là-bas. Là-bas, c'est le versant sud du massif de Tabe. Il y a deux ans en descendant à ski du Saint-Barthélemy, une rencontre brève mais intense est restée gravée dans ma mémoire : deux magnifiques cornes de mouflons, les petits, la mouflonne… Ah, je veux être photographe animalier ? Le mouflon avec ses trois cents mètres de distance de fuite versus mon téléobjectif de 400 mm, c'est un beau défi !

Arrivé sur place, la vue donne sur tout le versant. Je sors les jumelles et je scrute. Rien. Si, les vautours décollent : 5, 10, 15, 20, toute la troupe va faire un tour. Au moins je ne rentrerai pas bredouille. Sur le parking, il y a trois voitures. Je ne serai pas seul. Je décolle à midi. Eu égard à mon référentiel, ce n'est quand même pas terrible comme horaire. En fait, c'est l'horaire parfait, mais je ne le sais pas encore. Au bout d'une demi-heure, j'arrive sur un petit promontoire, d'où l'on voit tout le flanc de montagne. Je ressors les jumelles. À côté d'un arbre, quelque chose bouge, s'en va et revient. Je n'arrive pas à l'identifier. Bon, il y a de la vie et ce n'est pas un humain. J'y vais. À la bifurcation je prends à droite, là où ce n'est pas balisé. Le sentier se perd puis se retrouve. Une source, de l'eau partout, je patauge.

Mouflonnes et progéniture

Ça bouge dans les fougères. Interdit, je m'arrête. Ça sent fort, là. Pas possible ! À dix mètres de moi, deux mouflonnes passent avec leur progéniture. Mon cœur accélère. Et hop, tout le monde disparaît. Non, je n'ai pas eu une hallucination, les traces sont bien là ; il suffit de les suivre. Sauf que les mouflons vont facilement dix fois plus vite que moi. Et une photo de fuite, ce n'est pas une photo. Le ventre vide, le sac qui pèse, l'objectif en bandoulière, je me mets à suivre les traces d'animaux nettement plus agiles et plus rapides que moi. Folie ? Non, c'est ma seule chance. Ce n'est pas compliqué, ça monte tout droit, fougères ou buissons on s'en fiche. Faut monter. Et sans faire de bruit. À pas de Sioux.

À la faveur d'une trouée, je les retrouve, perchés sur un promontoire. Je me sens ridicule tout en bas, mais ce n'est pas grave. Je les cadre et je déclenche. Il est sympa le petit qui vient contre sa maman. C'est loin, il n'y a pas de lumière (dans l'intervalle un nuage

Un écureuil mâle, curieux, surveille l'observateur

est arrivé...) mais je les ai sur le capteur.
On fait connaissance. Je bouge tout doucement. Ils remontent de trente mètres et me regardent. Dépité, je pose le sac et m'alimente. Intrigués, ils m'observent.
Ils restent sur leur promontoire. Doucement, j'entreprends de me rapprocher. Je gagne petit à petit du terrain, réussis une photo de-ci de-là à la faveur d'un rayon de soleil, mais à cent cinquante mètres ça ne le fait pas. Finalement, ils décampent et je monte jusqu'au promontoire où ils se trouvaient. Superbe poste d'observation ; je décide de l'investir. Il est quatorze heures, je pose le sac et sors le pique-nique tout en observant.

Le troupeau disparaît

Une bonne quinzaine de mouflons apparaissent en contrebas à deux cents mètres. Personne ne bronche. Du coup, je pique-nique peinard avec vue sur les mouflons qui broutent tranquillement. Je ne peux pas croire qu'ils ignorent ma présence. Sans le savoir je commence à passer de l'autre côté...
Un par un, les mouflons sont entrés dans une hêtraie, plus personne en vue. Empoignant mon objectif, je me mets à descendre vers le point où ils ont disparu. Je comprends. De l'eau partout, une source : ils sont venus boire. Doucement, j'entre à mon tour dans le bois.
Tout à coup, apparaît une mouflonne qui allaite. Photos. Elle recule de dix mètres et me regarde. Je m'excuse. Si, si, je lui parle ! Elle semble me comprendre et repart tranquillement avec son petit. Ça sent très fort, les mouflons sont là dans le bois, tout le troupeau, à moins de cent mètres. Mais, si je bouge, c'est l'alerte assurée. Du coup, je reste coi et j'observe. Lentement, ils descendent. Je progresse sur les fesses, mètre par mètre. Dans la hêtraie, la lumière a disparu, la météo avait finalement raison : il n'y aura pas plus de photos. Ça sent la pluie, les odeurs sont prégnantes. Voilà le sentier. Je m'arrête, exténué. Exténué d'avoir mis en alerte tous mes sens. Je m'assois sur une pierre et me repose. Les mouflons s'éloignent peu à peu. Tant pis, je renonce à les suivre. Je suis trop fatigué.

Couple d'écureuils

Du bruit ! Il se rapproche, mais ce n'est pas un bruit de mouflon. Ça bouge dans les branches : un écureuil. Ah mais non, ils sont deux ! Qui est le mâle et qui est la femelle ? Ils se courent après, de branche en branche sous la pluie qui fait son entrée. Je suis au spectacle. Vite les réglages. Monter la sensibilité. Essai. Il faut augmenter la vitesse, au moins le millième de seconde, avec cette faible lumière et ces petits bouts qui n'arrêtent pas de gigoter. Ah zut, le temps de réaliser mes réglages, ils ont disparu : je n'ai pas pris une seule photo.
Je suis crevé, je m'assois sur une pierre. De nouveau dépité. Mais que faire ? Du bruit : les écureuils reviennent. Ils me regardent et repartent de plus belle. Puis, ils s'arrêtent finalement sur une branche à dix mètres de moi. Je monte l'objectif et les cadre. Photo. Le léger bruit de l'obturateur ne les dérange pas. Ça y est, je comprends. Ils sont très amoureux... Pas croyable. Mon appareil et moi faisons partie du paysage. La pluie tombe toujours. Il lui chuchote à l'oreille. Elle le prend dans ses bras et pose sa patte sur son épaule. Il l'enserre encore. Elle se retourne. Elle a bien raison. Le cadrage est meilleur comme cela, les branches créent le point de fuite. Et soudain, c'est l'accouplement. Eh bien, fallait être prêt, pour être court c'est court. Et encore des câlins. Elle reste sur sa branche et lui part à fond. Revient. M'observe. Je vérifie mon écran. Fantastique. Les photos sont nettes. Je suis parti pour du mouflon et j'ai « dans la boîte » la tendresse des écureuils. Je n'étais pas prêt pour ces émotions. Les écureuils reviennent mais là, c'est pour me dire au-revoir.

Oiseaux de sortie

Il est seize heures. En deux heures, j'ai progressé de trente mètres. Je l'ignore encore, mais là est le secret. Bon, je fais le point : je suis fatigué, il pleut, les mouflons ont disparu, les écureuils sont dans la boîte. Tout me pousse à descendre, mais pas l'instinct qui, lui, me dit de monter. Envers et contre tout.
Deux humains descendent au loin sur le sentier. Je ne le sais pas, mais ce seront les derniers. Les animaux, qui reprennent possession du territoire, semblent l'avoir compris. Les oiseaux, d'abord, font leur apparition. Un bruant fou se pose devant moi. Tranquillement, je le prends en photo. Puis un accenteur mouchet. Photo. Ça bouge dans les buissons. Peu à peu, les mouflons ressortent. Bon sang, aujourd'hui il n'y avait que six humains discrets et pourtant tous les animaux étaient planqués. Qu'est-ce que ça doit être un dimanche de juillet ?
Je monte ; l'instinct me dit de monter. Il pleut

toujours. Là-bas, devant le sentier, deux cornes. Un mâle ! Mais, au fur et à mesure que je progresse, il s'éloigne. Trois cents mètres de distance lui vont bien. En photo ça ne rend rien. Le sentier se rapproche d'une crête. Instinctivement, je me mets à quatre pattes, puis je rampe dans l'herbe mouillée, l'appareil prêt à déclencher. Quel pressentiment : à trente mètres de moi, une mouflonne et deux petits, un mâle et une femelle. Quelle chance, il n'y a que 18 % de jumeaux chez les mouflons. À plat ventre, je prends une première photo. La petite tourne la tête et me repère sans m'identifier comme un danger. La mère me repère à son tour sans être vraiment inquiète. Tranquillement, elle « ramasse » ses deux petits et entreprend de se déplacer vers la gauche. Mon objectif accompagne le mouvement quand j'entends bêler juste derrière moi. Je me retourne... Toute la troupe est là, la nurserie au grand complet. Au printemps, les femelles se regroupent avec leurs petits et les mâles se carapatent. Trente paires d'yeux m'observent et je ne sais plus où me mettre. Ils sont vraiment très proches. Et tout ce monde défile tranquillement sous mon objectif. Sous la pluie, la lumière est très peu contrastée, mais pour les mouflons c'est parfait.

Deux **randonneuses**

Il est 17 h et mon instinct me dit : « Encore là-haut, plus haut. » le ciel s'éclaircit. En arrivant à vue de la cabane, il y a des cornes devant moi. En rampant, j'arrive sur un repli de terrain. Deux mâles devant moi. Mais je me retrouve trop près pour eux : ils reculent de cinquante mètres. La lumière du soleil est revenue. Comment les isoler sur une crête pour pouvoir les détacher avec le soleil dans le dos à cette heure ? À quatre pattes, je commence à les contourner. En restant à 80 m, ils broutent tranquillement et supportent ma présence en me laissant les prendre en photo à ma guise. Finalement, on est bien dans la lumière du soleil rasant.

Ah, mais ça bouge au déversoir du lac. Vite les jumelles : ce sont des humains. J'observe mes congénères. Deux randonneuses, une est pieds nus, pas de sac. Elles reviennent les bras chargés de branches. Ça sent le bivouac à la cabane. Il est 18 h, je me dirige vers elles. Nous engageons la conversation. Elles font la traversée du massif de Tabe et sont arrivées par le haut, comptant effectivement dormir à la cabane. « Vous avez vu les mouflons ? » « Non, rien... », me répondent-elles. Pas possible... Je leur montre mes prises de vue ; elles n'en reviennent pas.

Nous revenons vers la cabane. Soudain, derrière une bosse du terrain, les deux mouflons mâles sont là. L'instant est magique. Nous nous plaquons au sol et observons tranquillement. Mais pour les photos, c'est râpé : le ciel se couvre, la lumière est partie, la pluie va revenir. Les mouflons se décalent, nous nous déplaçons vers la cabane. L'orage éclate. Maintenant, il faut bien que je redescende. Mais les deux mouflons sont sur le chemin… En leur parlant et en me décalant, j'avance sans leur faire peur. Finalement, je passe à 20 m d'eux sans les mettre en fuite.

Séparation **sous l'averse**

Sous la pluie battante, je descends sur le chemin quand, soudain, surgissant d'un buisson, une mouflonne détale vers le bas. Sa petite déboule éperdue, mais elle ne voit plus sa mère ; elle court vers moi, paniquée ! Catastrophe ! Je mets les bâtons entre les jambes et me fige. La petite passe à côté de moi en bêlant, s'arrête et me regarde, ne sachant que faire. Ah, mais je m'en voudrais qu'elle ne retrouve pas sa mère ; non sevrée, c'est la mort assurée ! Je lui parle, ça la tranquillise. Je me décale au bord du sentier. Elle me suit du regard et, enfin, elle aperçoit sa mère et file vers elle. Soulagement. Et c'est parti pour une séance de câlins. Rassuré, je reprends la descente. Chose incroyable, la mouflonne monte à ma rencontre avec sa petite. Elle s'arrête à 10 m du sentier comme pour me dire merci. Un sourire, un geste de la main et on se quitte, quittes.

C'est la besace chargée d'émotions que je retrouve le parking à la nuit noire. Il est vide... À part les deux randonneuses, j'étais bien le dernier humain en montagne. □

Un bruant fou se pose à proximité du photographe

La troupe de mouflons, femelles et petits, se sauve à la moindre alerte

Laura sur la crête des Alharisses

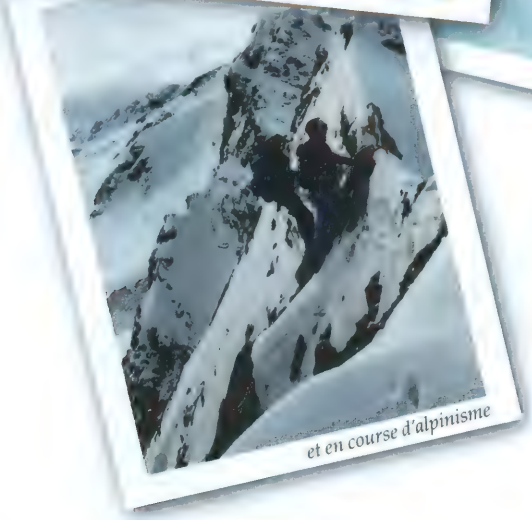
Laura Lacazette (1996-2022)

membre du groupe Espoir féminin Nouvelle-Aquitaine

Texte : Anne-Cécile Cardona, photos : membres des Pyaf

avec d'autres membres des Pyaf

en cascade de glace


et en course d'alpinisme

Laura nous a quittés le 2 juin dernier suite à une chute survenue lors d'une randonnée à la frontière des Pyrénées-Orientales.

Laura était interne en médecine et finissait ses études à Montpellier. Elle avait rejoint le club de Bordeaux en 2018 et intégré en 2021 le groupe Espoir féminin Nouvelle-Aquitaine, baptisé Pyrénées Alpinisme Féminin (Pyaf).

Elle était d'un tempérament joyeux et enthousiaste. Entreprenante, courageuse, généreuse et bienveillante envers ses camarades de cordée, elle était par-dessus tout amoureuse de son Béarn natal.

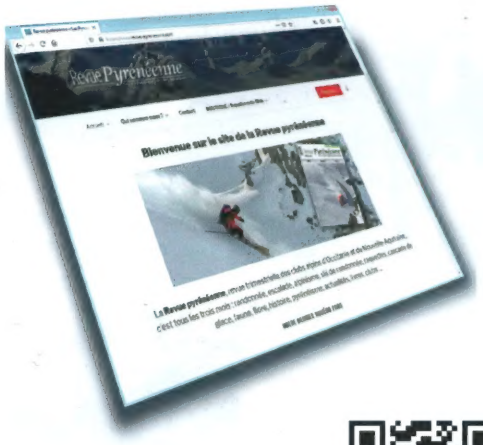
La « cigogne » comme elle s'était elle-même surnommée, avait d'ailleurs trouvé le nom de notre groupe, les Pyaf, et migrait d'est en ouest au volant moumouté de son Berlingo pour partager de bons moments en montagne avec les copines et les copains, avec cette bonne humeur qui ne lui faisait jamais défaut. « Elle était un rayon de soleil, toujours joyeuse avec ce sourire aux lèvres qui la caractérisait si bien. Elle avait beaucoup d'humour et une énergie débordante ! », écrivent ses camarades des Pyaf sur leur page Facebook.

En ces moments douloureux, les filles des Pyaf ainsi que le Comité régional Nouvelle-Aquitaine adressent leurs plus sincères condoléances à sa famille.

Revue Pyrénéenne
Les Pyrénées par ceux qui les vivent

La Revue Pyrénéenne sur

www.revue-pyreneenne.com



Notre actu sur Facebook :
www.facebook.com/larevuepyreneenne

27 chalets refuges
FFCAM des Pyrénées

Pyrénées-Atlantiques

Pombie (CAF Pau)	06 82 37 63 41
Arrémoulit (CAF Pau)	05 59 05 31 79
Chalet de Gourette (CAF Pau)	05 59 05 10 56

Hautes-Pyrénées

Ledormeur (CAF Tarbes)	Non gardé
Larribet (CAF Lourdes-Cauterets)	09 88 66 61 22
Russell (CAF Tarbes)	Non gardé
Bayssellance (CAF Bordeaux)	05 62 92 40 25
Oulettes de Gaube (CAF Lourdes-Cauterets)	09 88 18 41 46
Tuquerouye (CAF Lourdes-Cauterets)	Non gardé
Brèche de Roland (CAF Tarbes)	06 83 38 13 24
Grange de Holle (CAF Lourdes-Cauterets)	05 62 92 48 77
Packe (CAF Lourdes-Cauterets)	Non gardé
Campana de Cloutou (CAF Bagnères-de-Bigorre)	09 82 12 61 87
La Glère (CAF Lourdes-Cauterets)	06 80 01 25 64

Haute-Garonne

Maupas (CAF Toulouse)	05 61 79 16 07
Vénasque (CAF Toulouse)	05 61 79 26 46
Portillon (CAF Toulouse)	05 61 79 38 15
Espingo (CAF Toulouse)	05 61 79 20 01

Ariège

Étang d'Araing (CAF Ariège-Pyrénées)	05 61 96 73 73
Étang de Pinet (CAF Ariège-Pyrénées)	05 61 64 80 81
Étang Fourcat (CAF Ariège-Pyrénées)	05 61 65 43 15
Les Bésines (CAF Ariège-Pyrénées)	09 88 77 35 28

Pyrénées-Orientales

Cortalets (CAF Prades-Canigou)	04 68 96 36 19
Nohèdes (CAF Prades-Canigou)	Non gardé
Pla Guillem (CAF Prades-Canigou)	Non gardé

Hérault

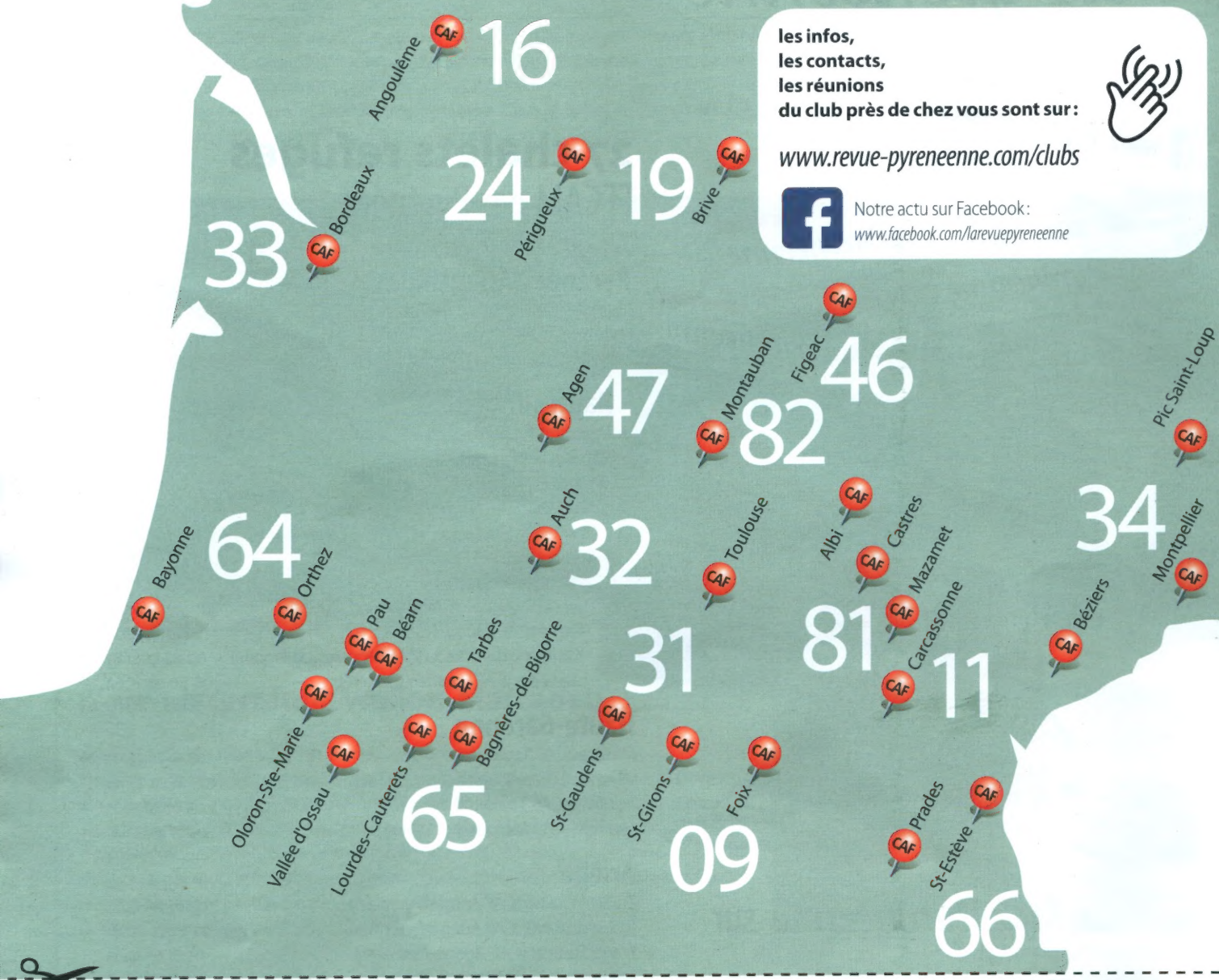
St-Guilhem-le-Désert (CAF Montpellier)	04 67 57 72 11
La Vacquerie (CAF Montpellier)	04 67 44 60 50

Centre de séjour

Centre d'accueil de Moissac
5, rue du Calvaire - 82200 Moissac
tél. 05 63 04 62 21 - fax : 05 63 04 62 22
Courriel : lecarmel.moissac@orange.fr
ouvert toute l'année

Retrouvez tous ces refuges sur le site : ***www.ffcam.fr***

30 clubs membres des Amis de la Revue pyrénéenne (LARP)



les infos,
les contacts,
les réunions
du club près de chez vous sont sur :

www.revue-pyreneenne.com/clubs

Notre actu sur Facebook :
www.facebook.com/larevuepyreneenne

Abonnement

Revue pyrénéenne • 46, bd. du Martinet 65000 Tarbes • tél. 05 59 27 71 81

Nom/Prénom : .....

Mail : .....

Adresse : .....

.....

Membre LARP : Club : ..... **N° de licence FFCAM :** .....

4 numéros par an : 16,25€ (clubs LARP) ou 18€
- par chèque bancaire à l'ordre : Les Amis de la Revue pyrénéenne
- par virement bancaire : IBAN-FR11-2004-1010-1605-8755-5N03-771

Abonnement en ligne (paiement sécurisé par CB, Paypal) sur : *www.revue-pyreneenne.com*

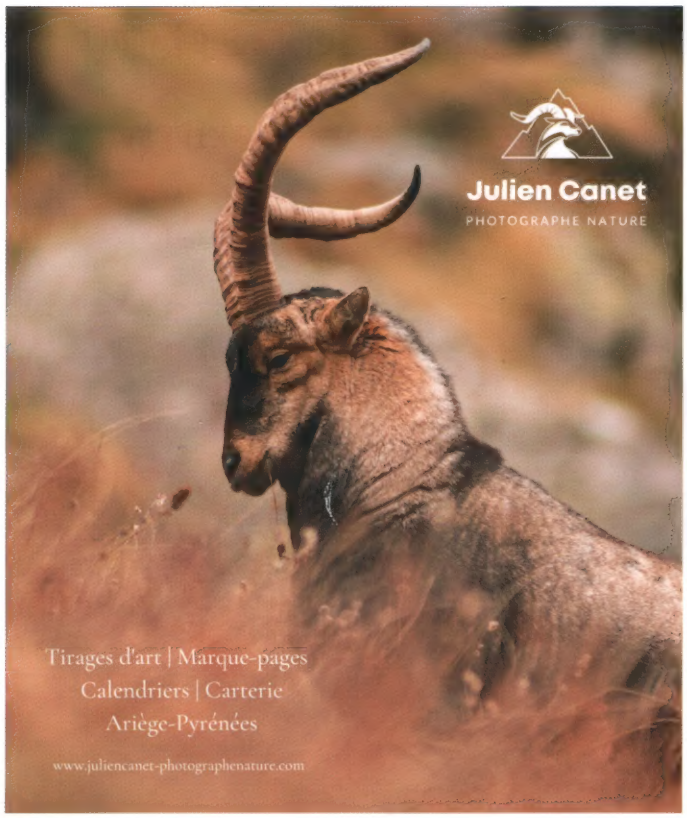
Votre pub dans la Revue *Pyrénéenne*

Voir les conditions sur notre site web : www.revue-pyreneenne.com/pub
Contact : publicite@revue-pyreneenne.com

casa-het

casa-het

ÉPICERIE – CHARCUTERIE
FABRICATION MAISON
8, RUE DE LA RÉPUBLIQUE – 65200 GERDE
05 62 95 13 78



CENTRE DES SPORTS DE MONTAGNE
Aneto Sports

VTT / ROUTE
VÉLO ÉLECTRIQUE
PARAPENTE
ACCROBRANCHE
RANDO
CANYON
SKI / SNOW
SKI DE RANDO
RAQUETTE

125 rte des Cols - BEAUDEAN 05.62.91.71.15 ANETO - Sports www.aneto-sports.com

DEPUIS TOUJOURS, LA NATURE NOUS INSPIRE

Adhérents du CAF,
Au Vieux Campeur
est votre partenaire,
venez en profiter !

Au Vieux Campeur

© pexels.com - Julius Silver

WWW.AUVIEUXCAMPEUR.FR

PARIS - LYON - THONON-LES-BAINS - SALLANCHES - TOULOUSE-LABEGE
STRASBOURG - ALBERTVILLE - MARSEILLE - GRENOBLE - CHAMBERY
PARIS HAUSSMANN - GAP - BORDEAUX (ouverture 2023)